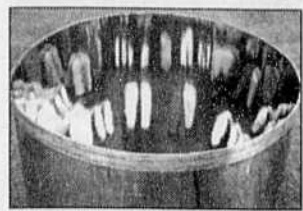


LIVRES



Le Feuilleton Page D3
Littérature québécoise Page D5

ARTS VISUELS



Sylvia Safdie expose Page D10
Formes Page D12

LE DEVOIR

DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1994

La courte échelle à la conquête du monde

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Bertrand Gauthier, président-fondateur des éditions de la courte échelle, est souverain chez lui. Tel un monarque ambitieux, il laisse nonchalamment planer un regard de convoitise sur la carte du monde.

Au milieu d'un étalage des livres pour enfants de sa maison d'édition, qui sont publiés dans 11 langues et ainsi vendus à travers le monde, il arbore fièrement une chemise où sont brodés de petits poissons de couleur.

Cet univers enfantin, c'est sa vie. Et quand il raconte l'ascension spectaculaire de son entreprise, il utilise une langue claire, s'assurant à chaque moment qu'on a du plaisir, et qu'on a bien compris.

A 49 ans, cet ex-pédagogue et employé du ministère de l'Éducation du Québec transpire le succès. Et à l'encontre de bien des artistes et entrepreneurs québécois, il ne craint pas d'expliquer les stratégies de marketing qui sous-tendent sa réussite.

«À notre époque, on peut pas simplement faire un bon produit et penser qu'il va vivre seul. Il faut pas être angélique. Je pense que si on fait un bon produit, il faut aussi le mettre en marché. Là où il ne faut pas faire de compromis c'est sur le contenu», dit-il.

Le patrimoine mondial

Au Québec seulement, la courte échelle vend tous les ans 700 000 livres. C'est phénoménal. Le marché international y ajoute 400 000 ventes annuelles. Les héros et héroïnes de ses collections, soit Ani Croche, Zunik et les autres, font donc désormais partie du patrimoine mondial. Avec de tels résultats, Bertrand Gauthier surmonte aisément tout complexe de colonisé. Et il savoure cette victoire avec une satisfaction presque palpable.

«De par ma génération, de par ma culture et par ma formation, je considérais que l'axe normal de développement était l'axe Montréal-Paris», se rappelle-t-il. «Mais je me butais constamment à la difficulté qu'ont les Québécois d'exporter en France. On est dans une situation de peuple colonisé, on le restera toujours. La réciprocité n'existera jamais et maintenant, c'est pire que jamais. Beaucoup d'auteurs se font publier en France, pensant vendre plus de livres même au Québec. Il ne faut pas se le cacher», lance-t-il.

A cet égard, Bertrand Gauthier rappelle que la première bataille pour un éditeur québécois est de surmonter la compétition française ou européenne sur son propre territoire. Dès les débuts de la courte échelle, il a donc fallu vaincre les géants français comme Hachette, Gallimard, Flammarion, les éditeurs de bande dessinée... La France occupait alors 95% du marché de la littérature jeunesse vendue au Québec.

«Aujourd'hui on est leader au Québec dans le domaine de la littérature jeunesse. On a mis les Européens sur la défensive», dit-il. Bertrand Gauthier admet que ses premières années de contacts avec la France en tant que président d'une maison d'édition ont été empreintes d'agressivité.

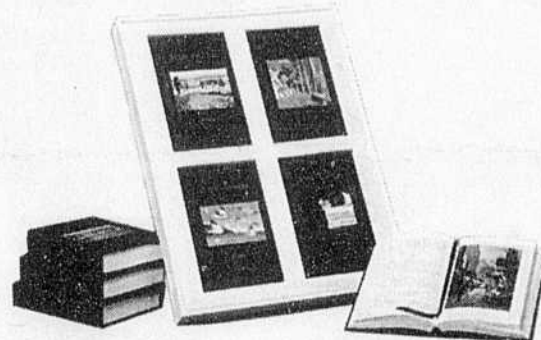
«Mais à un moment donné, j'ai

VOIR PAGE D 2 : ÉCHELLE



Au pays de Félix

Henri Rivard «endimanche»
l'œuvre littéraire
d'un géant
québécois



Deux mille pages
réunies en quatre tomes;
les hommages illustrés de 51 peintres
et le témoignage de 33 personnalités

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

Spécialiste en arts graphiques, l'éditeur a choisi de mettre en valeur nos artistes québécois en les présentant dans des livres d'art. «Je ne fais pas de politique mais c'est ma façon à moi de manifester mon patriotisme», dit-il. Il rêve de présenter l'écrivain Félix Leclerc à la France qui ne le connaît que par ses chansons. Cela ne saurait tarder.

Quand l'éditeur Henri Rivard a accepté en 1991 d'habiller en «habit de gala» l'œuvre littéraire de Félix Leclerc, à la demande de sa veuve Gaétane Leclerc, il n'a pas éprouvé qu'une fierté bien légitime mais davantage le sentiment de faire un geste de patriotisme. «L'œuvre littéraire de ce grand écrivain fait partie en quelque sorte de notre patrimoine, nous dit-il en entrevue. Je ne devais pas perdre de vue que pendant cinquante ans il fut le chantre le plus éloquent d'un pays

à bâtir non seulement à travers ses chansons mais aussi dans les nombreux livres qu'il a laissés à la postérité.»

Les voilà donc réunies, ces 2000 pages de textes que le «Fou de l'île» a eu le temps de réviser, retoucher et peaufiner avant de mourir le 8 août 1988. «Il a choisi ce qu'il voulait bien qu'on en retienne, affirme Henri Rivard. Certains titres n'ont pas été touchés tandis que d'autres ont subi des changements mineurs ou de plus grande importance selon le cas. Ce travail de révision, il l'a fait dans la solitude la plus complète de sa maison de l'île d'Orléans, si bien qu'à sa femme Gaétane, lui demandant un jour ce qu'il pouvait bien faire enfer-

2000 pages
de textes que
le «Fou de
l'île» a eu
le temps
de réviser,
retoucher et
peaufiner

mé ainsi dans son bureau, il répondit simplement: «Je me relis.» Et parfois il faisait à haute voix son autocritique, comme ce commentaire énoncé spontanément: «J'les haïssais donc ben, les Anglais!»

VOIR PAGE D 2 : FÉLIX

Serge Chapleau L'année Chapleau 1994

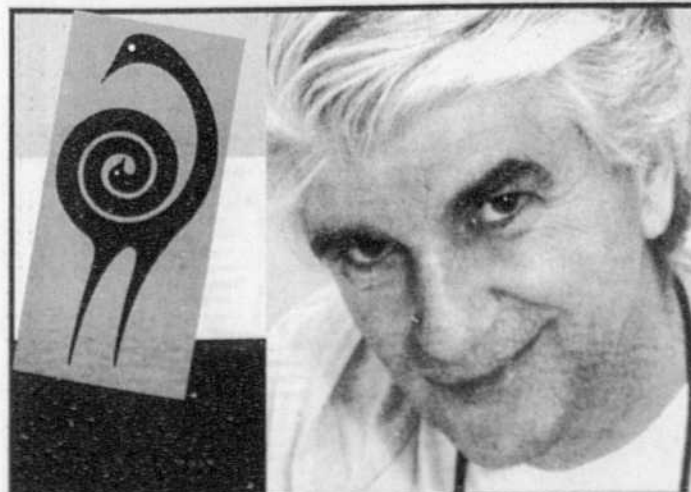
Cent douze dessins de Serge Chapleau, mordants, irrévérencieux, hilarants, qui sont autant de façons de transformer les mauvais souvenirs de l'année en occasions de rire.



Du grand Chapleau
comme toujours!

Boréal

Qui m'aime me lise.



LIVRES

FÉLIX Un coffret à la mesure du «Fou de l'île»

SUITE DE LA PAGE D 1

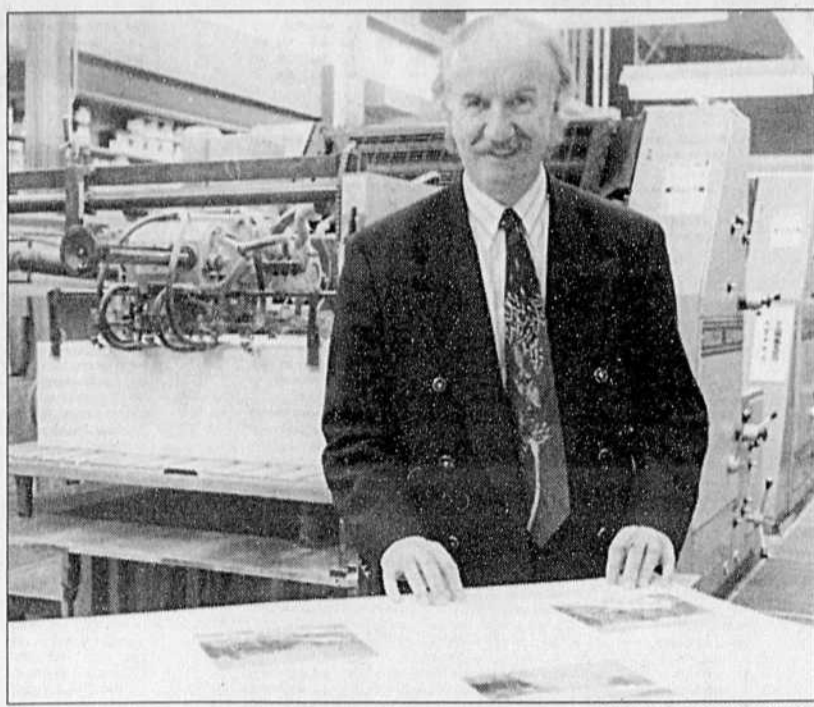
L'histoire ne dit pas de quel texte il s'agissait...

Chose certaine, il n'avait aucune complaisance à son endroit et c'est en respectant rigoureusement l'intégralité des œuvres poétiques et littéraires qu'ont lui a remises que l'éditeur Henri Rivard s'est attaqué à la tâche de les «endimancher», s'interdisant même de les relire de peur d'être distrait.

Gaétane Leclerc lui avait donné carte blanche dans la façon d'agencer les écrits et de les présenter, sans être tenu de respecter nécessairement leur ordre chronologique. «Comme le contenu était déjà fin prêt et intouchable, je me suis concentré en toute priorité sur le contenant. J'ai regroupé les textes pour les répartir en quatre volumes de même format et d'égale épaisseur et inventé un boîtier dans lequel chacun d'eux serait entièrement visible et identifiable et surtout bien protégé.»

Henri Rivard admet que ce présentoir-cadeau lui a coûté «la peau des fesses» mais que l'accueil du public, comme il a pu le constater au Salon du livre et dans les points de vente qui en redemandent, lui ravendra cette «extravagance». «Si j'avais suivi la recette normale afin d'établir un prix de vente au détail, il aurait été d'au moins 350 \$ au lieu de 220 \$ tel que vendu par les libraires.» Et c'est sans complexe mais imbu de l'orgueil d'un éditeur indépendant qui ne doit rien à personne — il n'a jamais reçu ni sollicité de subvention — qu'il affirme que «ce tirage initial est un cadeau exceptionnel».

L'œuvre est imprimée sur papier québécois sans acide et les reliures pleine toile rehaussées de médaillons collés à la main; les dorures et incrustations de couverture, le signet en tissu ajoutent une note d'élégance et de raffinement, bref un supplément d'art



Henri Rivard

et de luxe aux volumes.

Toujours dans ce bel esprit de liberté pour mener à bien un travail qui lui tenait à cœur, Henri Rivard a eu l'idée d'assortir les textes de Félix de reproductions de 51 tableaux de peintres québécois, la plupart peu connus.

Comment a-t-il réussi ce coup de maître de rassembler 51 peintres qui ont tous collaboré bénévolement à cette gigantesque entreprise?

«En toute injustice, répond franchement Henri Rivard, lui-même peintre à ses heures et grand admirateur des figuratifs. Le Québec foisonne de peintres talentueux et je voulais leur donner la chance de se faire valoir et aucun de ceux que j'ai contactés ne m'a refusé sa participation, certains tenant à faire une œuvre originale, les autres à puiser dans leurs réserves pour dénicher le tableau qui correspondait le mieux à

l'esprit de Félix. Je conçois que c'est un choix personnel, arbitraire, discrétionnaire même, et je suis persuadé que des noms plus flamboyants auraient sans doute été ravis aussi de collaborer.»

Cette idée d'insérer des reproductions de tableaux, une en couverture et une douzaine d'autres disséminées dans chacun des quatre beaux livres, Henri Rivard en est particulièrement fier: «J'estime que trop de nos peintres sont mal servis et parfois exploités par des «faiseurs» de catalogues pour prétendument les faire connaître tout en exigeant d'eux une contribution monétaire, et ces artistes ne voient jamais la couleur de ces fameux ouvrages. Je conteste cette façon de faire.» Il va sans dire que l'éditeur de Félix a fait parvenir un exemplaire numéroté à chacun des 51 peintres, «la moindre

des choses», juge-t-il.

Même scénario pour le choix «injuste» des 33 «personnalités» qui rendent hommage à l'auteur de *Pieds nus dans l'aube*, nous raconte l'éditeur: «J'avais colligé une centaine de noms tous fort bien cotés et placés dans le paysage de la société québécoise pour s'acquitter de cette tâche et j'ai finalement choisi ceux qui me paraissaient avoir une vision différente ou diversifiée de l'homme et de l'œuvre. Il en est que je n'ai pu rejoindre mais tous ceux que j'ai sollicités ont accepté avec honneur et bonheur de témoigner leur admiration pour un des plus grands amoureux du Québec.» Une seule «personnalité» a réclamé cachet pour ce travail et l'éditeur l'a superbement ignoré...

Henri Rivard n'en est pas à ses premières armes dans l'univers de l'édition de luxe. Sa carrière dans ce domaine est particulièrement bien remplie car depuis vingt ans il a participé comme concepteur, conseiller technique, coéditeur, architecte, ou «complice» de la plupart des beaux livres parus au Québec, dont une quinzaine d'albums d'art biographique de grands peintres québécois parus chez Stanké depuis 1975. Il a été le maître d'œuvre de l'édition de grand luxe de *Jean-Paul Lemieux retrouve Maria Chapdelaine* dont les dix tableaux furent reproduits en photo-lithographie sur papier Saint-Gilles, un exploit non renouvelé à ce jour. Chez Fides, il fut le coéditeur de la version luxe et grand luxe *Le Fou de l'île* de Félix Leclerc et de *La Poésie complète d'Émile Nelligan* parmi plusieurs autres titres. En 1992 il a signé *Menard, maître-draveur*, illustré par Jean-Paul Ladouceur et St-Denis Garneau en 1993. Il vient de publier pour Noël un *Maria Chapdelaine* vu par le peintre Fernand Labelle. Et c'est sans compter les autres titres qu'il a produits, une trentaine aux Éditions Libre Expression, une multitude d'albums photographiques de Mia et Klaus.

C'est donc avec un portfolio fort bien muni mais surtout avec le présentoir affichant *Les Œuvres de Félix Leclerc* que Henri Rivard, éditeur — c'est la première fois qu'il signe ainsi — entend s'envoler vers la France pour faire connaître Félix Leclerc, déjà une figure légendaire là-bas: «Ils sont légion les Français qui ont connu Félix Leclerc comme chansonnier et qui continuent à le vénérer, sans soupçonner l'envergure de son œuvre littéraire. Le Québec a besoin de cette visibilité internationale.» Il se dit convaincu que nul mieux que l'auteur de contes, fabliaux, poésies, essais et récits ayant tous notre pays comme toile de fond ne peut incarner notre sens patriotique et faire la preuve que l'on se souvient. «La France m'attend», conclut Henri Rivard, éditeur optimiste.

ÉCHELLE

Une conquête forgée en sept ans

SUITE DE LA PAGE D 1

compris que c'était normal comme situation», dit-il. «La France est une puissance économique énorme, dont le marché est déjà saturé et qui n'est pas intéressée à laisser son marché à des petites littératures. On restera toujours une petite littérature pour eux, une littérature régionale, au même titre que les éditeurs qui n'ont pas de maison à Paris, sont des petits éditeurs.»

La conquête du monde par la maison d'édition s'est développée au bout de sept ans, avec l'embauche à temps de Barbara Creary, une avocate de formation, de mère québécoise et de père américain, qui avait pour mandat de développer le marché international. Une fois maître en son pays, l'éditeur québécois s'est laissé convaincre par la blonde Américaine que le marché international naturel pour les éditeurs québécois, c'était l'Amérique. Et d'abord et avant tout le Canada anglais, qui ouvre une porte vers les États-Unis. Alors, l'expansion passe par la traduction.

«Barbara n'a pas cette mentalité selon laquelle le marché québécois passe pas obligatoirement par la France», dit-il.

Le marché nord-américain arrive en premier dans la liste des priorités internationales des patrons de la courte échelle, qui ne regroupe toujours, d'ailleurs, que huit employés, en incluant le président-fondateur. En second lieu, figure à l'agenda le marché américain de langue espagnole, soit l'Amérique latine et l'Amérique du Sud.

«Les livres qui viennent d'Espagne n'intéressent pas ce marché, d'une part parce qu'ils coûtent trop cher, et aussi parce qu'ils sont trop intellectuels, trop élitistes. Ils se sentent plus proches de nous, même s'ils parlent espagnol. Ils veulent développer le marché scolaire, et on n'arrête pas de leur vendre des livres», dit Bertrand Gauthier.

Suit donc le marché asiatique, de la Chine, où la courte échelle a déjà une plate-forme de vente, vers le Viêt-nam, la Corée, l'Indonésie.

Malgré son bassin potentiel de deux milliards d'acheteurs, ce marché n'est pas plus rentable que l'Amérique du Nord, souligne Bertrand Gauthier. C'est que c'est le partenaire international qui décide du prix des livres sur son propre territoire. Ainsi, la courte échelle vend des droits sur l'édition originale, moyennant environ 7 % du prix de vente, quel qu'il soit.

«Alors en Chine, même si on vend 75 000 livres, on va peut-être ne recevoir que 25 cents pour chaque livre. On partage ce revenu avec les auteurs et illustrateurs», dit-il.

Viennent le marché commun européen, soit principalement la France, l'Allemagne et l'Italie, l'Islande, la Grèce, puis, enfin le marché des pays d'Europe de l'Est. La comme en Chine, dit Bertrand Gauthier, le marché potentiel est vaste. C'est que le socialisme a étouffé durant plusieurs années toute forme de créativité chez les auteurs.

«En Pologne, en Hongrie, et en Roumanie, ils ont perdu tout sens de la compétitivité, dit-il. Un partenaire polonais qui s'intéressait à notre produit nous a dit qu'il ne pouvait nous mettre en marché, parce que Walt Disney se vendait encore dans son secteur. On a dû lui expliquer ce qu'était la compétition.»

Lorsqu'elle part à la découverte des marchés mondiaux, notamment dans les foires, la courte échelle se retrouve souvent aux côtés des albums de Walt Disney, vendus eux aussi un peu partout

dans le monde, mais avec des grosses structures un peu dépersonnalisées. De son côté, Bertrand Gauthier explique d'abord le succès de sa maison d'édition par la modernité des textes et des illustrations. Leur modernité, dit-il, livre compétition à rien de moins la télévision en couleurs. De sa réussite, il dit aussi que c'est un mélange de liberté et d'occasion.

«C'est vrai aussi qu'on est arrivé au bon moment. En 1978, le Parti québécois avait pris le pouvoir, on parlait de nationalisme. Les productions pour jeunes Québécois étaient très embryonnaires.»

A cette époque, se souvient-il, les livres pour la jeunesse, très majoritairement européens, étaient austères, vieillots et mal adaptés aux jeunes qui, pour leur part, étaient déjà convertis à la télévision.

Les auteurs qui écrivent pour la courte échelle sont tous québécois. Ils ont généralement, en vertu des préférences de Bertrand Gauthier, d'abord écrit de la littérature pour adultes.

«Les auteurs de littérature pour adultes n'ont pas de préjugés et de tendances déjà établis. On leur demande de conserver leur style.»

«Christine Brouillet signe chez nous et Sylvain Trudel s'apprête à nous écrire un premier roman», promet-il.



Bertrand Gauthier

Le monde change L'ÉTAT DU MONDE AUSSI



Le seul annuaire économique et géopolitique mondial entièrement mis à jour

«... de loin la meilleure publication du genre en français. Je le recommande, sans aucune espèce de réserve, à tous ceux qui veulent élargir leurs horizons sur un monde que l'on ne connaît que trop mal.»

Claude Picher, *La Presse*

704 pages - 24,95 \$

LE DEVOIR CKAC 730 Boréal Qui m'aime me lise.

Venez rencontrer MICHEL PHANEUF le samedi 26 novembre de 14h00 à 15h30

Champigny

4380 St-Denis, Mtl (514) 844-2587 Stationnement gratuit à l'arrière Mt-Royal

ord. 19,95\$ 15,95\$

prix en vigueur du 24 au 30 nov. 94

Yann Martel Paul en Finlande

nouvelles

«Quiconque serait porté à croire que l'art de la fiction est moribond lira Yann Martel avec étonnement, délices et gratitude.»

Alberto Manguel

Boréal

258 pages - 18,95 \$

Qui m'aime me lise.

l'HEXAGONE FÉLICITE SES AUTEURS

FERNAND OUELLETTE PRIX LUDGER-DUVERNAY DE LA SSJB-MONTREAL

PIERRE PERRAULT PRIX ALBERT-TESSIER DU QUÉBEC

l'Hexagone LA LITTÉRATURE D'ABORD

LIVRES

LE FEUILLETON

Les gaietés du Goncourt

L'aboutissement d'une amitié privilégiée

MARIE-CLAIRE GIRARD

Félix Leclerc est vivant et se porte bien à travers les pages de la biographie que vient de lui consacrer Marcel Brouillard. Mieux encore, il revit avec une intensité toute particulière lorsque l'auteur raconte l'homme qu'il a connu et qui l'a marqué de façon indélébile, à la façon d'un mentor et d'un guide.

On ne peut passer sous silence des rencontres avec des êtres d'une telle qualité. Marcel Brouillard, dès de l'âge de 15 ans, a côtoyé celui que tout un pays appelait affectueusement Félix. À la même époque, il a commencé à collectionner articles de journaux et de magazines, critiques et photographies pour, des années plus tard, rendre un hommage posthume à ce grand conteur et poète.

Ce sont les années passées à Vaudreuil que Marcel Brouillard évoque le plus volontiers: des années un peu bohèmes, un peu folles où la maison de Félix Leclerc était devenue le lieu de rendez-vous où se rassemblaient les chanteurs et les comédiens qui ont marqué toute une génération: les Guy Maufette, Lucille Dumont, Jacques Normand, Monique Leyrac... C'est en 1945 que Félix Leclerc est arrivé à Vaudreuil. Marcel Brouillard allait à l'école et livrait du pain pour se faire de l'argent de poche. L'école fut frappé par cette famille qui sortait tellement de l'ordinaire: «À 15 ans, vous savez, se remémore-t-il, on rêve de poésie et de théâtre. J'étais émerveillé de pouvoir parler à ce personnage hors du commun et grâce à lui j'ai connu des moments inoubliables, comme la création de la pièce *Le Petit Bonheur* à Vaudreuil. Là-bas, tout se passait autour de Félix.»

Et c'est à la suite des conseils et des exhortations de Félix que Marcel Brouillard est devenu journaliste. Le chanteur lui avait dit: «Si tu veux écrire, fais-le, n'attends pas.» Et Marcel Brouillard interviewait les gens qu'il rencontrait chez Félix et réussissait à donner (ou parfois à vendre) ses papiers aux journaux locaux. Puis à 21 ans il lance un hebdo local à Vaudreuil dont il sera le directeur pendant huit ans.

Ses impressions de Félix Leclerc: «L'homme le plus drôle de la terre, celui qui, comme le disait Guy Maufette, n'arrivait pas quelque part mais y apparaissait. Avec sa belle tête léonine et ses dons de conteur, sa prestance et son charisme — les femmes se l'arrachaient — c'était un de ces êtres qui partageait son talent et distribuait ses dons sans compter. Et lorsqu'il se sentait aimé, il chantait toute la nuit dans son grenier pour ses amis.»

On oublie souvent, rappelle Marcel Brouillard, que Félix a passé 22 ans de sa vie à Vaudreuil, et qu'il y a composé ses plus belles chansons. Le poète n'est pas uniquement celui du tour de l'île, bien au contraire. Mais ce que l'auteur de *Félix Leclerc* voulait également dire c'est toute son admiration et son amour pour un être qui ne l'a jamais déçu.

FÉLIX LECLERC

L'HOMME DERRIÈRE LA LÉGENDE
Marcel Brouillard
Québec-Amérique, 361 pages



ROBERT LÉVESQUE

UN ALLER SIMPLE
Didier van Cauwelaert
Albin Michel, 195 pages

COMME TON PÈRE
Guillaume Le Touze
L'Olivier, 219 pages

Vous connaissez Adrien Bertrand? Ernest Péron? Vous avez lu du Marius Grout ou du Francis Walder? Du Guy Mazeline? Non? Bande d'ilotes! Incultes lecteurs, mes semblables, mes frères!

Ne savez-vous donc pas que ces personnes ont déjà obtenu le prix Goncourt? Et qu'ils sont tous passés chez Drouant en automne? Leur chef-d'œuvre sous le bras et dans le faciès le sourire effrontément retenu du vainqueur...

Ces jours-ci, après avoir lu le Goncourt 94 qui est le roman le plus mauvais que j'ai lu cet automne, il est bon de relativiser un brin en se disant qu'aucune trace ne reste de *L'Appel du sol* d'Adrien Bertrand, ni du *Nène* de monsieur Péron, encore moins du *Passage de l'homme* de Marius Grout couronné en 1943 (dans Paris occupé), ni du *Saint-Germain* ou la *Négociation* de Francis Walder. Quant à Guy Mazeline, lui je le retiens, comme on dit, et l'histoire le retient, parce que son roman *Les Loups* a battu chez Drouant, en 1932, *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline...

Lucien Descaves, alors juré, avait claqué la porte sans avaler ses huitres de Belon ni manger son veau à la ficelle, sans toucher au blanc de blancs — car en ce temps-là on votait avant le repas! Dehors, sur la place Gaillon, le docteur Destouches avait brisé entre ses doigts le grelot en argent qui provenait de son berceau du passage Choiseul, son talisman. Il y avait là sa mère et sa fille Colette. La scène est célèbre. Tous les céliniens la connaissent. 1932, Mazeline, le grelot... Ce jour-là le Goncourt se déshonorait, et Descaves ne se mettra plus à table avec ses collègues.

Je crois bien que c'est ce jour-là, un mercredi, que le Goncourt est mort. Il est demeuré depuis un prix connu, un diner relevé, une course à relais pour éditeurs, un formidable coup de pouce pour les ventes en librairie, une institution inamovible comme le Sénat, et bien sûr l'on est content lorsqu'il n'est pas trop bête le Goncourt nouveau, lorsqu'il va à André Peyre de Mandiargues, à Patrick Modiano ou à Yves Navarre, lorsqu'il fait faire des sous à Marguerite Duras et qu'il sort Jean Rouaud de son kiosque à journaux.

Mais comment admirer la rigueur et la crédibilité d'un prix lorsque l'Académie n'a attrapé Proust que par la peau des fesses en 1919, sur division, et qu'elle n'a pas cru bon distinguer des lots la bonne Colette, le cher Céline, le grand Beckett, le fin Camus, l'immense Sarraute, le secret Ducharme? Les dix jurés Gon-



Les académiciens Goncourt: une huile sur toile d'Elsie de Saint-Chamas montrant de gauche à droite, au premier plan, Robert Sabatier, Edmonde Charles-Roux, Michel Tournier, Françoise Mallet-Joris et Jean Cayrol. Debout, Daniel Boulanger, Emmanuel Roblès, François Nourissier, Hervé Bazin et André Stil.

court, vivant avec l'affront fait à Céline, ont un réflexe surnaturel à contourner les fauves de la littérature, les œuvres vigoureuses et dangereuses... pour eux. Jurés puissants mais écrivains mineurs (seul Michel Tournier, qui ne votait pas Cauwelaert, est un écrivain majeur dans le groupe actuel des Dix), ils préfèrent inconsciemment — culpabilité héréditaire — s'attarder plus à fond dans les gaietés du jour autour du petit homard au fumet de Meursault (le plat préféré de Daniel Boulanger) et de la glace au miel et à la gentiane (le dessert chéri de François Nourissier) qu'à sonder, loin des intérêts marchands et des sirènes éditrices, la qualité profonde des livres qui sont devant eux, entre les ronds de serviette en argent et les fourchettes de vermeil gravées à leur nom.

Le Goncourt de 1994 n'a pas laissé sur le carreau un Céline, mais il est insensé d'avoir distingué un roman aussi mince et court de souffle que celui de Didier van Cauwelaert. Ce jeune homme charmant est un écrivain mineur et le Goncourt n'y change rien. Voilà quelqu'un qui cherche ses sujets comme on chine, il les trouve au bazar de l'actualité. Ainsi il s'accroche au thème des immigrants illégaux, du racisme ordinaire et des exploitations médiatiques de ces peurs.

Quand on pense qu'il y a cette année des romans aussi puissants que celui de Ducharme, aussi troublants que celui de Bernard Chambaz (*Martin cet été*), aussi remarquables que celui de Robert Bober (*Quoi de neuf sur la guerre?*), aussi graves que celui de Pierre Bergounioux (*La Toussaint*), et que ces livres-là n'ont pas atteint les sélections, on se demande si les Goncourt ne mériteraient pas de passer au MacDo et d'oublier leurs cassolettes de mo-

naudot, le fondateur de la Gazette de France sous Louis XIII. C'est depuis ce temps que le Renaudot est remis le même jour que le Goncourt et dans le même restaurant.

Un garçon de Marseille-Nord, délinquant, recueilli par des tziganes et qui s'est arabisé en vivant avec des bougnouls, est pointé du doigt par les autorités françaises qui mettent en place une opération de renvoi des illégaux dans leurs pays d'origine. Or le gamin, malgré ses faux papiers de Marocain, est bel et bien Français (façon de ne pas toucher au vrai sujet). Il devra partir vers son supposé pays qu'il ne connaît pas, avec un commissaire chargé de la mission de rapatriement. Didier van Cauwelaert, de ce point de départ, fera un voyage sans point d'arrivée. Il asticote des épisodes mais tout tourne court. Le Goncourt 94 est le plus mauvais roman que j'ai lu cette année.

Bon appetit, messieurs les jurés!

Dans le temps, lorsque les jurés suçaient leurs huitres au salon numéro 15 et qu'Escoffier était aux fourneaux, les journalistes s'impatientsaient parce que les décisions, alors, étaient longues à venir. En 1926, pour meubler le temps, ils décidèrent de s'élire leur Goncourt. L'un d'eux, George Charensol, suggéra de le baptiser du nom de Théophraste Re-

Les jurés Renaudot sont nourris aux mêmes cuisines que les Dix du Goncourt, mais digèrent-ils mieux, ou insistent-ils moins sur le chablis, car souvent, comme en 1932 où ils vengèrent l'honneur de Céline, et cette année avec Guillaume Le Touze, ils visent plus juste.

Le second roman de ce jeune homme de 26 ans, qui fouille avec une liberté totale et sans complexe aucun la relation fils-père, de laquelle la mère est mise en marge, apporte à la littérature homosexuelle un regard nouveau. Si la forme est un simple mélange des genres — une lettre, un extrait de journal, des récits faits par différents personnages — c'est dans la qualité du regard que Le Touze innove. Il libère le roman homosexuel de ses habits habituels.

Avec *Le Touze* l'homosexualité n'est ni une tare ni un combat, ni une éviancie ni une libération; et l'écriture de ce jeune homme est défaite des tics et des stress des écrivains homosexuels qui s'investissent défenseurs d'une cause ou hérauts d'une croisade. Voilà un père qui a quitté femme et fils pour vivre avec un homme de 20 ans plus vieux que lui, qui a quitté cet homme pour aller vivre dans une grotte au Lesotho, baiseur du beau venant mais en quête d'un sentiment essentiel qui lui échappe. Son fils le rejoint pour mourir du sida dans ses bras...

J'aurais préféré que le Renaudot aille à Ducharme, bien sûr, mais le jeunot Le Touze a quelque chose dans le ventre, et c'est rare.

1 — *Des mets et des mots, quatre-vingts ans d'histoire littéraire chez Drouant*, Nil Éditions, 1994. Un album où j'ai puisé informations et menus pour rédiger cet article.



LA DISTRACTION

Des unions et des amitiés créées par le hasard et scellées par le temps. *La Distraction* ne fera que les effleurer.

Collection L'Arbre 19,95\$

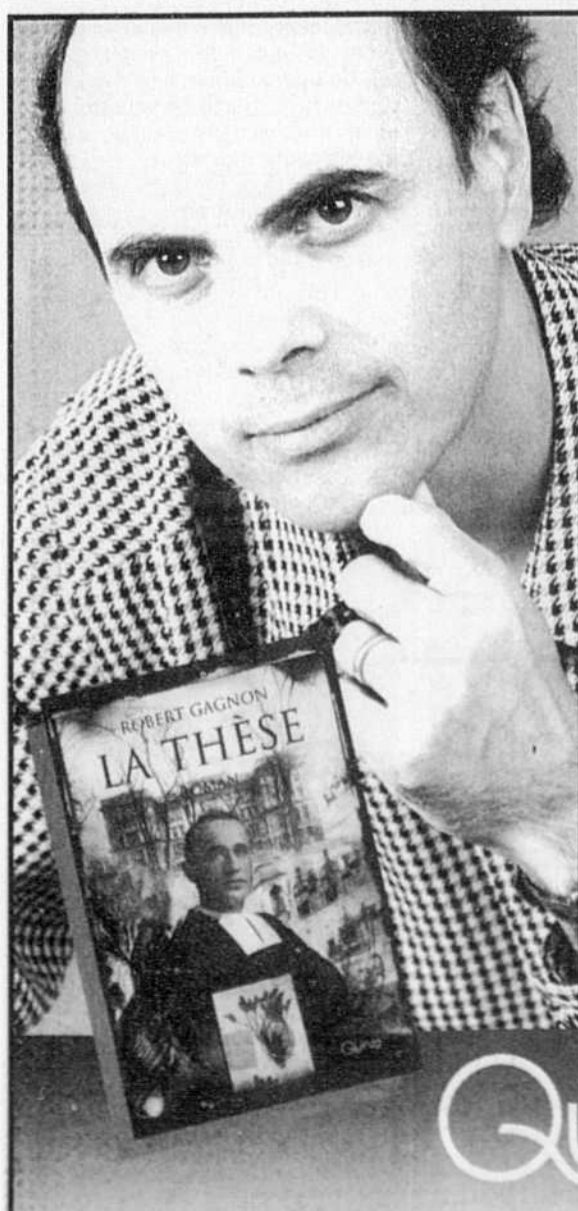
LA FLÈCHE DU TEMPS

« Je m'appelle Aurélie Samuel. J'ai trente-trois ans. L'an dernier j'en avais trente-quatre... » *La Flèche du temps* c'est l'histoire d'une vie dont le temps s'écoule à rebours.

Collection L'Arbre 22,50\$



Éditions Hurtubise HMH
7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2
Tél. : (514) 364-0323 • 1-800-361-1664
Fax : (514) 364-7435



PRIX 1994 Robert Gagnon LA THÈSE

Le seizième «prix de la relève du roman québécois», un roman à la fois historique et policier, doublé d'une histoire de moeurs, se déroule dans un milieu qu'aucun romancier ne nous avait décrit auparavant: celui des universitaires des années trente au Canada français. Une histoire vraie... ou presque, qui débouche sur un drame mystérieux au coeur duquel se profile l'imposante figure du frère Marie-Victorin.

«Robert Gagnon brille dans une histoire brillante et géniale.»
Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

Quinze éditeur

Daniel Poliquin

L'Écureuil noir

roman

«Une œuvre aussi riche [...] dont on sent qu'elle apporte à la fois un regard et une écriture neufs, il y a des gens qui appellent cela un chef-d'œuvre.»
Réginald Martel
La Presse

204 pages — 18,70\$

Boréal
Qui m'aime me lise.



Champigny

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. LE POIDS DES OMBRES, Marie Laberge — éd. Boréal
2. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard
3. L'ENFANT DRAGON, Paul Ohl — éd. Libre Expression
4. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, M. Tremblay — éd. Leméac

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. RENÉ LÉVESQUE, Pierre Godin — éd. Boréal
2. LA MAFIA MÉDICALE, G. Lancôt — éd. Voici la clef
3. L'AMOUR ASSASSIN, C. Olivier — éd. Stanké

ROMANS ÉTRANGERS

1. GARENNE, Jeanne Bourin — éd. Grasset
2. PARIS AU XXÈME SIÈCLE, Jules Verne — éd. Hachette
3. HARCÈLEMENT, Michael Crichton — éd. Robert Laffont
4. UN ALLER SIMPLE, D. Van Cauwelaert — éd. Albin Michel

ESSAIS ÉTRANGERS

1. L'ÉTAT DU MONDE 1995, coll. — éd. La découverte
2. L'EFFET GULLIVER, H. Sériex — éd. Calmann-Lévy
3. HISTOIRE UNIVERSELLE DES CHIFFRES, G. Ibrah — éd. Robert Laffont

LIVRE JEUNESSE

1. BELLE JOURNÉE POUR MOURIR, S. Martel — éd. Fides

LIVRES PRATIQUES

1. GUIDE GOURMAND MONTRÉAL 1995, Josée Blanchette — éd. de l'Homme
2. LA GUÉRISON EN ÉCHO, J.C. Crombez — éd. M.N.H.

COUP DE COEUR

1. L'EMPYRÉE, Anne Grospron — éd. Gallimard

4380, rue Saint-Denis, Montréal 844-2587

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Tourmente dans la tour d'ivoire



ROBERT SALETTI

LA SOUVERAINETÉ RAMPANTE
Jean Larose, Boréal, 112 p.
POURQUOI JE N'ÉCRIS PAS D'ESSAIS POSTMODERNES
Pierre Milot, Liber, 139 p.
POUR L'ÉCOLE

Revue Liberté, no 215, octobre 1994.

Le père Noël est arrivé, et le père Noël des vieux est une ordure. Conséquence, les cadeaux qu'il nous promet ne sentent pas nécessairement la lavande. Depuis environ deux ans, la guerre québécoise des pamphlets culturels est ouverte, et elle ressemble de plus en plus à une guerre intestine.

Officiellement, c'est *Pour en finir avec les casse-cul* d'André Ducharme (Boréal, 1992) qui a ouvert les hostilités, mais cette ode à la sexualité tirait un peu au hasard et ne blessait pas grand monde. Le tir s'est précisée avec les essais de Richard Martineau et Mario Roy, respectivement sur les ennemis de la télévision et sur l'anti-intellectualisme.

Des intellectuels connus étaient visés, dont Jacques Godbout et Jean Larose. La guerre prenait ensuite une tournure nettement éditoriale et universitaire, au début de cette année, avec l'attaque de Jacques Pelletier contre ce qu'il a appelé la droite culturelle (VLB, 1994), avec dans le collimateur Godbout et Larose encore, et François Ricard. Je me souviens avoir dit que ce pamphlet ferait des vagues, parce que M. Pelletier avait chaussé ses sabots marxistes pour couper l'herbe sous le pied du littérateur au profit d'une certaine sociologie aux émanations de Bourdieu et de Goldmann. Le diable commençait à être aux vaches institutionnelles.

Eh bien, ça continue de meugler! On l'a vu il y a quelques semaines avec le très bourdieusien *A tout prix* de Robert Yergeau, qui ramenait l'institution littéraire québécoise à des questions de copinage et de réseaux d'influence. Mais ce n'est pas tout, la vague anticipée déferle aujourd'hui. S'ajoutent au tableau de chasse *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* de Pierre Milot et *La Souveraineté rampante* de Jean Larose. Commençons par le Milot.

J'ai déjà dit tout le mal que je pensais de l'essai précédent de M. Milot (*Le Paradigme rouge*, Balzac, 1992), dont la lourdeur méthodologique n'avait d'égale, trop souvent, que l'embrouillamini stylistique. Après l'analyse bourdieusienne (décidément!) du processus d'institutionnalisation de l'avant-garde littéraire et politique québécoise des années soixante-dix, M. Milot s'attaque maintenant à la postmodernité. Ici, il prend fait et cause pour Jürgen Habermas dans le débat qui a opposé celui-ci à Jean-François Lyotard. Se réclamant de la pensée esthétique allemande et de la rationalité argumentative, contre les Lyotard, Derrida, Scarpetta et compagnie à qui il reproche, comme Habermas, de refuser la communication et l'éthique véritables, l'auteur en profite pour régler ses comptes québécois avec les «recyclés» de l'avant-garde (André Beaudet, François Charon, Philippe Haeck, André Roy, Normand de Bellefeuille sont cités en exemple).

En fait, *Pourquoi je n'écris pas d'essais postmodernes* est plus lisible que l'ouvrage précédent, peut-être à cause de sa nature pamphlétaire, et pose au moins une question intéressante: le très faible retentissement de la pensée allemande et des thèses d'Habermas au Québec (et son corollaire, l'accueil facile des idées postmodernes) ne renvoie-t-il pas au parisiennisme, aux effets de mode, dont ont été victimes, selon l'auteur, nos intellectuels avant-gardistes des années soixante-dix? C'est d'ailleurs à l'aune de ce même parisiennisme que, dans le premier chapitre, sont attaqués Jean Larose et François Ricard, coupables de néoclassicisme.

Par contre, le lecteur pourra facilement penser que le débat en est d'initiés quand M. Milot, qui est membre d'un groupe de recherche important qui s'appelle le CIADDEST (pour Centre interuniversitaire d'analyse du discours et de

sociocritique des textes) s'en prend à Michel Biron, qui est membre, et à Régine Robin, qui l'a fondé (avec Marc Angenot et Antonio Gomez-Moriana, si je ne m'abuse).

Attaqué de toutes parts, Jean Larose réplique, on oserait presque dire, enfin. Dans *La Souveraineté rampante*, l'auteur de *La Petite Noireur* et de *L'Amour du pauvre* fait fleche de tout bois contre ses détracteurs, immédiats ou moins immédiats. La these est simple dans son essence, si elle ne l'est pas toujours dans sa démonstration: les Québécois sont des névrosés et tout ce que l'on fait en discutant des avantages et des désavantages de la souveraineté, c'est de réduire sa portée et de ramper devant l'Autre. Et cette dégradation de la souveraineté est parallèle à la dévaluation de la littérature dans notre système d'éducation. La littérature est de moins en moins enseignée pour elle-même, ce qui explique le rejet de la littérature française au profit de la littérature québécoise et de l'idéologie pédagogique du vécu, selon l'auteur. La littérature est la souveraineté par excellence. Toutes ces prémisses, rappelées avec force dans la première partie de *La Souveraineté rampante*, étaient celles des deux précédents ouvrages.

Là où le pamphlet prend véritablement son envol, et où l'ouvrage rate en bonne partie son coup, c'est dans le chapitre central consacré à «Pelletier, Foglia et [aux] pédagogues». Je vous fais grâce de la réplique cinglante que M. Larose sert à Pelletier, qu'il accuse de faire de fausses déclarations (des citations qui n'existent pas, etc.) et de la fausse représentation, parce qu'il y a plus intéressant et parce que dans le fond c'est un débat de purs et durs, entre partisans de la souveraineté littéraire et partisans de la souveraineté sociologique. Là où le bât blesse, c'est cette attaque à ras-de-terre et à fond de train de Pierre Foglia, accusé d'anti-intellectualisme grossier et qui s'autoriserait du droit à l'humour et à l'opinion pour donner une crédibilité aux idées molles de notre temps. Ces idées molles sont bien sûr celles de la «contreculture de masse», véhiculées par les médias, le rock et ses avatars, le «moi», le nouveau, le «ça-là où ça se passe». L'attaque est tellement grosse que j'en perds le peu de latin qu'il me reste. D'abord, à quoi sert-il de reprocher à un chroniqueur de s'intéresser aux effets de mode? Que je sache, Pierre Foglia est d'abord journaliste. Mais le plus comique, ou le moins drôle, c'est que c'est peut-être le journaliste non spécialisé qui parle le plus de littérature. Et surtout, c'est probablement le seul qui peut en parler, mine de rien, tout en parlant d'autre chose (ou vice-versa). En tout état de cause, c'est finalement le plus littéraire de nos chroniqueurs, par le style, par les mises en scène de ses reportages et par la langue qu'il utilise (mais ici, il faut aimer Céline et Tremblay et pas seulement Proust). À quoi cela sert-il ou plutôt à qui cela sert-il? J'ai eu la désagréable impression que M. Larose se servait de la popularité incontestable (mais aussi problématique) de Foglia pour redorer son blason. L'intellectuel descend dans la rue et est prêt à se battre pour ses idéaux, à n'importe quel prix. Quiconque a suivi la carrière de Foglia (pour ma part, depuis son arrivée aux sports de *La Presse*) sait qu'il y a une différence fondamentale entre donner son vécu en exemple (c'est le premier niveau de ceux qui n'ont pas d'esprit critique) et jouer de son vécu, comme on dit jouer d'un instrument (c'est le second niveau de ceux qui ne prennent pas au sérieux, pour qui leur vie est aussi une fiction). Que M. Larose n'ait pas compris cela est un peu désespérant, lui qui prône la distance intérieure pour justifier la démission des pédagogues. Mais c'est le problème de ceux qui n'ont pas d'auto-ironie, qui croient que la culture est strictement un attachement aux contingences de ce monde, qu'Arlette Cousture est inutile, que les chroniqueurs ont remplacé les curés (ce qui est un peu vrai) et qu'il n'y a pas de différence entre les deux (ce qui est faux), et que Frank Zappa est une brute grossière.

Dans l'avant-dernière livraison de *Liberté*, revue à laquelle a beaucoup collaboré M. Larose, et qui porte sur l'école, François Bilodeau — que j'ai bien connu pour avoir travaillé avec lui il y a quelques années déjà (salut, François!) — rappelle, dans un texte très personnel intitulé «Notes pour un dernier solo de guitare imaginaire» et dédié à Frank Zappa qui est mort récemment, que pour lui il n'y a jamais eu de fossé entre une certaine musique rock et le reste de sa culture, y compris littéraire et livresque. Je me suis souvenu qu'à une autre époque je fréquentais moi aussi, pour mon plus grand plaisir, à la fois Proust, Céline, Groucho Marx et Frank Zappa. C'était bien sûr avant de devenir professeur et journaliste. Aujourd'hui, je dois me contenter de Pierre Foglia.

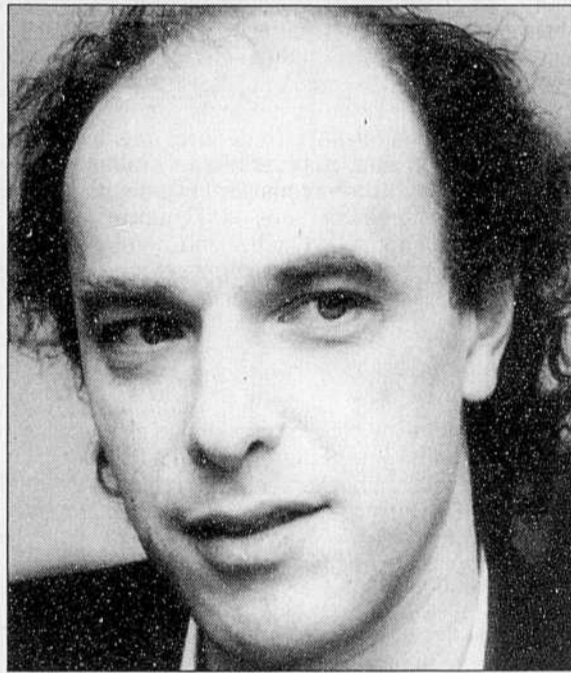


PHOTO JACQUES GRENIER

Jean Larose

LES PETITS BONHEURS

Ultime solitude



GILLES ARCHAMBAULT

BARTLEBY
Herman Melville. Traduit de l'anglais par Bernard Hoepffner. Avec une postface de Olivier Nora. Collection «Mille et une nuits», 80 pages.

Si *Moby Dick* est sans conteste l'une des grandes œuvres de la littérature mondiale, *Bartleby* est certes la plus singulière de son auteur. On sait que le personnage central de ce récit est un clerc de notaire qui s'enferme dans une attitude de refus. Qu'on lui propose de copier un document, de faire une course ou d'obtempérer de quelque manière que ce soit, il ne sait que répondre: «J'aimerais mieux pas.» Dans la traduction de Pierre Leyris de 1951, et contenue dans *Benito Cereno et autres contes de la Veranda*, on lit plutôt: «J'aimerais mieux ne pas le faire.» Quoi qu'il en soit, il s'agit de rendre le «I Would prefer not to» de l'original.

Dans le but d'agrémenter sa longue nouvelle, Melville crée à Bartleby des compagnons. Il y a Dindon, l'Anglais bon buveur; Pinettes n'a que 25 ans et il est ambitieux comme un diable; reste Gimgembre dont la tâche consiste à fournir les gâteaux et les pommes aux deux autres. Melville décrit l'atmosphère du bureau à la façon de Balzac. Après tout, n'avait-il pas été lui-même copiste dans une étude?

Au milieu de cette faune comme toute rassurante, Bartleby fait figure de contestataire. Il est doux, ne dit presque rien, mais se retranche bientôt dans la non-obéissance totale. Son patron a beau le supplier, lui présenter les choses sur le ton le plus amène, il ne bouge pas. Il refuse le travail comme il refuse la vie, l'amour, l'amitié. *Il aimerait mieux pas*. Dans un monde voué au travail, à la bonne marche des affaires, il choisit de ne plus collaborer.

Pierre Leyris avait traduit la nouvelle de la façon suivante: *Bartleby, l'écrivain*. Peut-être est-ce à cause de ce titre, on est porté à voir en ce petit employé taciturne Melville lui-même. Quand il a publié ce texte en revue en 1853, il se relevait difficilement des échecs cuisants qu'il avait connus en publiant *Moby Dick* puis *Pierre et les ambiguïtés*. Quelle humiliation avait-il dû subir, lui qui quelques années plus tôt avait été célèbre grâce à deux romans d'aventures maritimes *Typee* et *Omoo*? La tentation du silence avait dû le visiter. Face à l'incompréhension de ses contemporains, c'était une attitude normale.

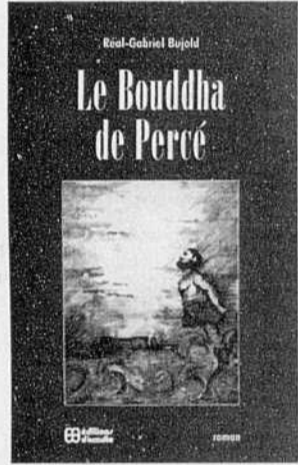
Je ne cesse pas d'être fasciné par le personnage et par le récit qu'il habite. Bartleby dans toute sa douceur, toute son innocence est le plus troublant des hommes. Aussi le narrateur se trouve-t-il démuné. Il ne sait quelle attitude adopter. Après avoir tenté à maintes reprises de le raisonner, il le menacera. Enfin, de guerre lasse, il se résoudra à démenager. Bartleby squattera le local. Il finira dans un asile où il refusera toute nourriture. Comment ne pas songer au destin de Robert Walser, cet immense écrivain qui écroula les 27 dernières années de sa vie dans une clinique. Walser était d'accord avec tout, se refusait à toute discussion. Son abandon rejoignait le refus de Bartleby.

La fin est sublime qui nous apprend que Bartleby avait été clerc au Bureau des lettres mortes de Washington. C'est lui qui avait charge de détruire par le feu toutes les missives qui n'avaient pas atteint leur destination. Comme sa propre vie justement. Il avait dès lors probablement à apprendre qu'on peut préférer ne pas faire les choses.

Nouveautés!

Réal-Gabriel Bujold

Le Bouddha de Percé



Un roman historique qui vagabonde à travers les générations, depuis l'arrivée de la famille des Desgarris à Anse-à-Bœufs au milieu du 19^e siècle, jusqu'à la sombre réalité de la vie montréalaise d'une fin de millénaire.

2-7600-0262-4
182 p. 19,95 \$ + T.P.S.

roman

Évelyne Foëx

Voyages sans retour... parfois



Dix-sept nouvelles dans lesquelles on traverse un monde étrange, de l'imaginaire au rêve. Ces voyages explorent les temps de la vie: la naissance, la maturité, la vieillesse.

2-7600-0261-6
146 p. 15,95 \$ + T.P.S.

nouvelles



C.P. 885, Moncton, Nouveau-Brunswick, E1C 8N8
Tél. (506) 857-8490 Téléc. (506) 855-3130

La 41^e rentrée de l'Hexagone



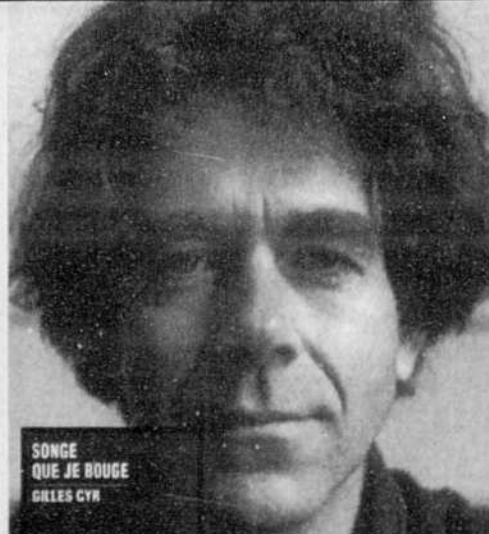
MICHELINE LA FRANCE
LE VISAGE D'ANTOINE RIVIÈRE

Roman, 208 pages, 18,95 \$
«Un roman modelé par des mains habiles, un bon suspense doublé d'une très intéressante étude de caractères.»
Marie-Claude Fortin, *Voir*



PAUL ZUMTHOR
LA PORTE À CÔTÉ

Nouvelles, 192 pages, \$19,95
La porte qu'ils tentent d'ouvrir n'est jamais la bonne!



GILLES CYR
SONGE QUE JE BOUGE

Poésie, 128 pages, \$14,95
«On souhaite que ces textes soient diffusés parmi les amateurs de poésie un peu partout, mais aussi parmi les amateurs qui ne savent pas encore qu'ils en sont.»
Lucie Bourassa, *Le Devoir*



JEAN-DANIEL LAFOND
LA LIBERTÉ EN COLÈRE
LE LIVRE DU FILM

«Il réussit à écrire une nouvelle page d'histoire en filmant en direct la réconciliation de Pierre Vallières et Charles Gagnon.» Luc Perreault, *La Presse*
«Un autre Octobre»
Odile Tremblay, *Le Devoir*



LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le choc du réel



JACQUES ALLARD

BETSI LAROUSSE
OU L'INEFFABLE ECCITÉ DE LA LOUTRE
Roman, Louis Hamelin,
XYZ éditeur, «Romanichels», 273 p.

«Tout a commencé avec cet original qui est venu atterrir dans mon auto. Je m'étais laissé distraire par le tableau de bord, tatonnant dans l'ombre pour essayer de mettre le grappin sur une voix humaine. Le grésillement de la radio ressemblait au bruit que font les gros scarabées quand ils se jettent dans les feux de camp l'été. Je me sentais bien. C'était le seul endroit pour être seul au monde.»

Ces premières phrases du quatrième roman de Louis Hamelin annoncent bien la couleur du week-end que va vivre (et raconter) Marc Carrière, sculpteur de 36 ans, parti à la chasse dans les parages de La Tuque. Inattendu de son travail d'artiste, il a quitté son appartement montréalais pour retrouver sa région natale, en passant par Trois-Rivières où il a laissé un atelier et une sculpture (*Le Nageur*) dans le parc portuaire.

Dès vendredi, la première des trois journées du récit, la présence animale s'affiche, à commencer par cette intrusion accidentelle de l'élan qui, crevant le pare-brise, viendra symboliquement occuper la «place du mort», aux côtés du conducteur-narrateur. Si, comme on le constate, le récit nous laisse languir sur cet événement extraordinaire, c'est qu'il a beaucoup à dire sur ce qui pourrait s'appeler le choc du réel, sujet profond de ce roman automobile, au double sens d'une énonciation personnelle et de son parcours routier, même si on n'y est pas enfermé comme dans *L'invention de la mort* (Hubert Aquin, 1959-1991).

Déjà, le sous-titre savant du roman avait de quoi mettre le lecteur en alerte. Non seulement à cause de Milan Kundera dont il rappelle *L'insoutenable Légèreté de l'être* (et, pour la menace faite à l'individualité, sans le citer: *Les Testaments trahis*), signalant ainsi la nature assez philosophique du récit à venir, mais particulièrement avec ce terme scolastique et existentialiste de l'«eccité». Le terme peu banal (mais au dictionnaire courant) est explicite au milieu du roman: «Après un silence, j'ai demandé: — Alors qu'est-ce que c'est que ce mot: eccité? — Le fait d'être ici ou là, Marc. S'incarner. Si on est là-bas, y être, et si l'on est ici, y être aussi. C'est la chose importante sauf que c'est de plus en plus rare». Cette nécessité de l'incarnation est ensuite explicitée par «le miracle irremplaçable de la présence» d'une loutre aperçue un jour d'hiver sur un lac gelé.

Celui qui parle ainsi à Marc s'appelle Yvan Lépine. Derrière cette nomination d'apparence banale, se cache l'un des plus beaux personnages du roman récent. Cet ami farfelu que Marc retrouve par hasard se révèle peu à peu un chercheur de sagesse: l'écologiste amateur de toutes les roses, celle des vents mais aussi celles de la chanson populaire (comme Diane Dufresne), l' amoureux aussi naïf que maladroit est finalement un explorateur du Nord éternel et, bien évidemment, un aventurier de l'espace intérieur (traqué jusqu'à Saint-Benoît-du-Lac).

Que peut-il arriver quand, suite à l'accident, Marc, le chercheur de formes, revoit Yvan au Festival western de Saint-Tite? Surtout quand l'ami

explorateur y a suivi Betsi Larousse, une chanteuse (très inspirée de Mitsou), justement celle dont une chanson pourtant banale avait rejoint Marc au plus profond de sa solitude, au début de son voyage, alors qu'il décriait la culture populaire et les artifices de la médiatisation? Sera-ce aussi révélateur que l'intrusion de la «bête lumineuse» (Pierre Perrault) dans sa voiture?

Comme, en leur temps, *Le Dompneur d'ours* (Yves Thériault, 1951) et surtout *La Montagne secrète* (Gabriel le Roy, 1961), ou *L'Élan d'Amérique* (André Langevin, 1972), Betsi Larousse dit aujourd'hui comment la nature et la culture sont profondément interreliées dans la quête du sens. Et, au contraire de ce que Robert Lalonde (*Sept lacs plus au Nord*) et Monique Proulx (*Homme invisible à la fenêtre*) proposaient, ici la pratique artistique elle-même se voit annihilée: elle ne permet plus la maîtrise du réel, sa transformation. Tout se passe comme si dans le monde fabriqué d'aujourd'hui, celui des images et du virtuel, il fallait faire table rase de toutes les représentations, de tous les totems, de toutes les interprétations. Marc ne sera (fera) plus carrière, semble-il. Après avoir détruit ses œuvres (et échappé au suicide), il ne lui restera que la route, celle de la nuit américaine (comme dans les *road movies*) où l'on ne sait où s'arrêter. Il est vrai que, pour lors, il oublie (scotch aidant?) son repaire des bois et les pitounes sculptées d'un possible recommencement, celui, comme par hasard, d'une «installation», comme dit l'art contemporain.

C'est un peu ce que raconte ce fort roman où l'amitié prévaut sur l'amour, l'infini sur le fini, le désir de l'incarnation sur celui de la chair. Il le fait avec une ironie qui s'amoinsse au fur et à mesure que se précise le choc combiné de la nature et de la culture de masse. La prose de Louis Hamelin paraît d'ailleurs maintenant allégée, même si, heureusement, s'exerce toujours un œil naturaliste, ce qui donne de remarquables descriptions de la faune et de la flore mauricienne. Là se trouve son grand hommage au réel. Elle l'enregistre aussi fidèlement que Lépine qui prospecte le monde en parlant à son magnétophone. Voilà un roman d'observation et de critique sociale com-

L'argent qui vient d'Ottawa

POLITIQUES PROVINCIALES COMPARÉES
Sous la direction de Jean Crête, Louis M. Imbeau, Guy Lachapelle
Québec, Presses de l'Université Laval,
364 pages, 35 \$

GILLES LESAGE
DE NOTRE BUREAU DE QUÉBEC

L'analyse de la dépendance financière des administrations provinciales suggère que les provinces tendent à dépendre de des niveaux très variables des ressources transférées par le palier fédéral. Il est donc permis d'avancer que le système de transferts sous-tend la possibilité d'une «clientélisation» de certaines provinces.

Ainsi, à long terme, les tendances à la désintégration politique et économique sont susceptibles d'être exacerbées plutôt que contrées par le système de transferts intergouvernementaux en vigueur au Canada. Par suite de la crise des finances publiques dont ils subissent les contre-coups, les citoyens des provinces nanties percevront qu'ils contribuent trop au bien-être des autres provinces. À l'inverse, les citoyens des provinces démunies estimeront ne pas recevoir assez d'un système fédéral sensé remédier aux disparités régionales.

Telle est la conclusion du chapitre que les chercheurs Gérard Bernier et David Irwin consacrent aux transferts entre les «paliers» gouvernementaux, dans un ouvrage comptant douze textes comparatifs sur les politiques des gouvernements provinciaux au Canada.

Comparant par exemple les droits de péréquation reçus par le Québec aux sommes perçues par l'Ontario, ils notent que le Québec sortira toujours gagnant pour la simple et bonne raison que les modalités de calcul font en sorte que l'Ontario ne reçoit pas de tels paiements, du moins jusqu'à ce jour. Le Québec perçoit la somme totale la plus importante en vertu de ce programme et il se classe au premier rang en ce qui a trait au pourcentage des sommes reçues.

Pendant, sur une base par habitant, la situation se renverse à la faveur de Terre-Neuve. Suivant cette mesure, le Québec se classe au septième rang des provinces bénéficiaires.

Toutefois, se demandent les deux chercheurs, lorsque l'on fait référence à des gagnants et à des perdants, qui désigne-t-on? Les administrations provinciales, les individus, les entreprises? Affirmer que les citoyens des provinces atlantiques bénéficient des largesses du palier fédéral constitue une aberration dans la mesure où le revenu par habitant demeure inférieur à la moyenne nationale et ce même après avoir tenu compte des transferts fédéraux dont ils bénéficient. En bout de ligne, un tel raisonnement consiste à dire que parce que les assistés sociaux retirent des prestations gouvernementales, ils bénéficient davantage des largesses du gouvernement que les individus à très haut revenu.

À la fois originale et aride — l'hétéroscélasticité, vous connaissez? —, cette synthèse est intéressante en ce qu'elle défriche un champ neuf qui, au Québec, est appelé à prendre de l'ampleur en raison des objectifs du nouveau gouvernement. Il n'y a jamais eu ici de véritable école comparative, les chercheurs québécois ayant eu tendance, à ce jour, à sacraliser la spécificité québécoise en favorisant l'étude de cas ou en poussant, parfois, l'audace jusqu'à l'étude de cas comparés, généralement le Québec et l'Ontario.

Ces 33 études empiriques ne tiennent pas de conclusions fermes sur les thèses en présence — celle de la convergence et celle du «*politics matters*» — les auteurs estimant que d'autres recherches sont nécessaires pour déterminer les... déterminants qui jouent un rôle primordial. En fin de compte, comme l'écrit Nicole F. Bernier à propos de la santé, la connaissance limitée que nous avons des mécanismes qui sont à l'origine du degré de l'effort étatique offre plusieurs défis importants à ceux qui s'intéressent aux disciplines des sciences sociales.

Chacun dans leur secteur, d'autres chercheurs en disent autant, tel Yves Denoncourt en matière d'environnement. Les préoccupations qui, hier encore, étaient le lot d'un groupe restreint d'individus prêchant, à coups de discours emportés, les vertus de la pensée environnementale sont devenues aujourd'hui un maillon incontournable

de la gestion du pouvoir et seront demain au cœur des travaux en analyse des politiques. Une nouvelle génération de politiques publiques est née, reste à trouver et à mettre au point les instruments capables de nous les faire connaître en profondeur.

Ainsi, qu'en est-il exactement du lourd paradoxe que relève l'analyste? En dépit de la reconnaissance du caractère global et de l'éveil de la conscience environnementale à l'échelle mondiale, comment peut-on expliquer qu'une province comme l'Ontario puisse dépenser des sommes d'argent en moyenne six fois plus importantes que sa voisine, pourtant fort comparables à maints égards, le Québec?

L'État-providence

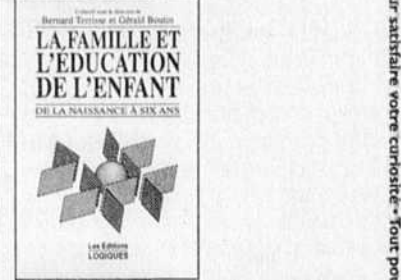
Au sujet de l'État-providence, le professeur Lachapelle, de Concordia, note que les paiements fédéraux de transferts constituent les déterminants clés expliquant la croissance des dépenses de santé, des services sociaux et d'éducation dans les provinces canadiennes. D'autres facteurs politiques jouent également un rôle statistiquement significatif: la présence de partis de gauche, le degré de compétition politique et l'année électorale. Les besoins des citoyens et le niveau de développement économique sont également des déterminants non négligeables.

Espérons-le, du moins! D'autres comparaisons en perspective, des postulats à interroger, des hypothèses à vérifier, l'actualité en fourmillera au cours des prochains mois, avec la question centrale: l'argent qui vient d'Ottawa est-il intégrateur ou déstabilisateur? Chercheurs et analystes, à notre secours...

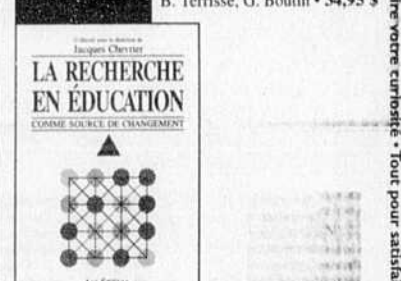
Puis-je signaler à ces savants professeurs qu'il est préférable de parler d'ordres de gouvernement, quand il s'agit d'Ottawa et de Québec, plutôt que de paliers ou de niveaux, à moins de vouloir indiquer que l'un est supérieur à l'autre? D'autre part, l'ancien premier ministre fédéral s'appelait Mackenzie King (et non McKenzie, comme Claude, du duo Kashtin), ce que d'aussi éminents universitaires savent sûrement...



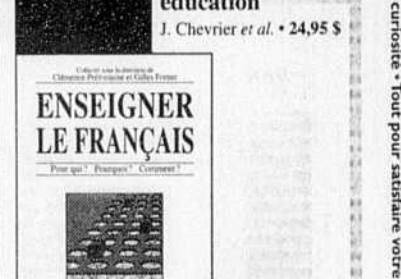
L'abandon scolaire
L. Langevin • 34,95 \$



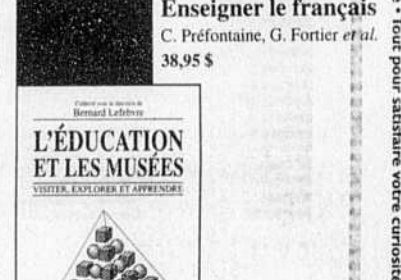
La famille et l'éducation de l'enfant
B. Terrisse, G. Boutin • 34,95 \$



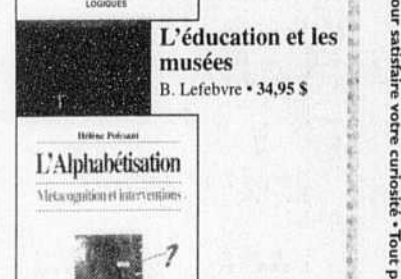
La recherche en éducation
J. Chervier et al. • 24,95 \$



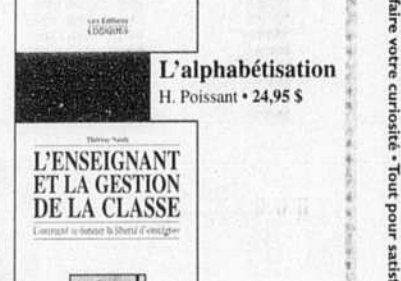
Enseigner le français
C. Préfontaine, G. Fortier et al. • 38,95 \$



L'éducation et les musées
B. Lefebvre • 34,95 \$



L'alphabétisation
H. Poissant • 24,95 \$



L'enseignant et la gestion de la classe
T. Nault • 24,95 \$



Prix du ministre de l'Éducation!
La pensée et les émotions en mathématiques
M. Lafortune, L. Saint-Pierre • 38,95 \$ ch.



Les processus mentaux et les émotions dans l'apprentissage
L. Lafortune, L. Saint-Pierre • 38,95 \$ ch.

Les Éditions LOGIQUES
Tél.: (514) 933-2225
Fax: (514) 933-2182

Donnez l'espoir qui fait vivre.
LA FONDATION CANADIENNE DU REIN

RENAUD-BRAY

OÙ QUE VOUS SOYEZ... DES ACTIVITÉS QUI PLAIRONT AUX PETITS COMME AUX GRANDS!

<p>Alphonse Daudet lu par Albert Millaire</p> <p>La Chèvre de M. Seguin</p> <p>MUSIQUE DE ALEXANDRE STANKÉ ILLUSTRATIONS DE OLIVIER LASSNER</p> <p>GRANDS ACTEURS Stanké</p> <p>Lecture d'Albert Millaire le samedi 26 novembre à 14 h au 5219, chemin de la Côte-des-Neiges ☎ Côte-des-Neiges (514) 342-1515</p>	<p>Richard Garneau écrit et raconte</p> <p>Les Patins d'André</p> <p>MUSIQUE DE ALEXANDRE STANKÉ ILLUSTRATIONS DE STEPHANE JORSICH</p> <p>GRANDS ACTEURS Stanké</p> <p>Lecture de Richard Garneau le samedi 26 novembre à 14 h au 1474, rue Peel ☎ Peel (514) 287-1011</p>	<p>Francine Ouellette lue par Paul Buissonneau</p> <p>L'Oiseau invisible</p> <p>MUSIQUE DE ALEXANDRE STANKÉ ILLUSTRATIONS DE CHRISTIANE BEAUREGARD</p> <p>GRANDS ACTEURS Stanké</p> <p>Lecture de Paul Buissonneau le samedi 26 novembre à 14 h au 5117, avenue du Parc ☎ Laurier (514) 276-7651</p>
--	---	---

vlb éditeur LA BONNE LITTÉRATURE

<p>DANY LAFERRIÈRE CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE</p> <p>Trois cent soixante-cinq petites proses - comme autant de jours que peut en contenir une année - où l'auteur raconte sa vie quotidienne à l'époque où il n'était qu'un métèque parmi d'autres fraîchement débarqués à Montréal. «Dans ces textes-là, on retrouve l'écriture habituelle de l'écrivain, intense, dense, sans compromis.» Reginald Martel, <i>La Presse</i>.</p>	<p>FRANÇOIS SCHIRM BEAUREGARD</p> <p>Un premier roman de François Schirm, ex-prisonnier politique, qui raconte le destin tragique de ces hommes entraînés dans des guerres injustes. Beauregard nous mène de Diên Biên Phù à Montréal, en passant par le goulag de Sainte-Anne-des-Plaines et les foyers d'insurrection dans les Laurentides et sur les plages des Caraïbes.</p>	<p>PIERRE GOULET LE LYS ROUGE</p> <p>Un roman étonnant de Pierre Goulet: l'histoire de Pontiac, ce chef indien qui voulut défendre, malgré la défaite de 1763, les territoires de la Nouvelle-France dans la région de Détroit. À l'heure où la souveraineté du Québec apparaît comme possible, voici un roman historique qui s'impose comme une lecture incontournable.</p>	<p>PLUME LATRAVERSE CHANTS LYBRES</p> <p>De «Bobépine» à «Daynise», du <i>Lour</i> passé aux <i>Chansons nouvelles</i>, Plume Latraverse n'a pas perdu de sa verve, de sa belle parole, de son sens aigu de l'observation sociale. Il faut se plonger dans ce recueil de <i>Chants lybres</i>, avec ses quelque 200 chansons. Je vous le dis, du grand cru, poil au...</p>
--	--	--	--

LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

Prix de nouvelles et nouvelles de prix

Quand Ann Diamond a publié un recueil de poèmes intitulé *Terrorist Letters* en 1992, la GRC a fait enquête, alertée par le mot «terroriste». Une bonne blague qui fait encore bien rigoler le milieu de l'édition anglo-québécoise, milieu qui éprouve par ailleurs une tendresse particulière pour cette grande brigue de poètes montréalais, loufoque et dégingandée. Il fallait entendre, le 11 novembre dernier, les applaudissements nourris qui accompagneront Ann Diamond jusqu'au podium, où elle allait recevoir le prix QSpell 1994, catégorie fiction, pour son recueil de nouvelles *Evil Eye*.



Sophie Girouay

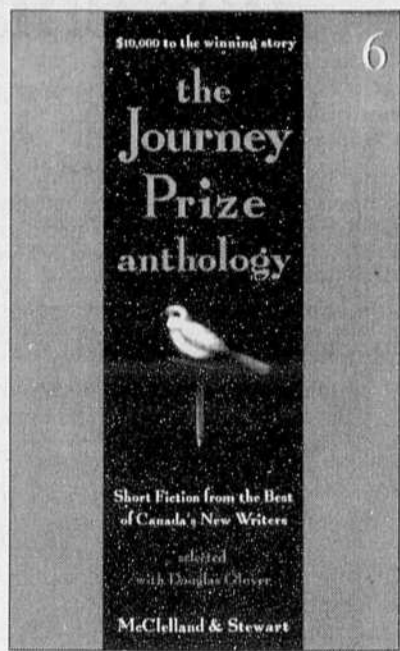
«Je suis stupéfaite, dit-elle en guise de discours, je n'ai jamais rien gagné, sauf une fois, cent dollars, pour avoir rempli un questionnaire sur ma phobie des serpents — moi qui n'ai même pas peur des serpents.» D'autant que son premier recueil de nouvelles s'intitulait *Snakebite*. (Les Prix QSpell sont décernés chaque année par la Société québécoise pour la promotion de la littérature de langue anglaise à des auteurs qui résident au Québec depuis au moins trois ans, qu'ils soient publiés ici ou ailleurs.)

Ce genre de bizarreries, de coïncidences et de contradictions fleurissent dans les nouvelles d'Ann Diamond. Fleurs malades et jûmes — telles le nénuphar de *L'Écume des jours* — qu'elle laisse pousser dans les interstices de ses paragraphes, sans

nous indiquer s'il faudrait y lire un sens caché ou un signe cabalistique. *Snakebite* (Cormorant Books, 1989) restait assez proche de l'évocation réaliste. On y passait quelques histoires dans la peau de jeunes adultes, dans ces périodes inconfortables et absurdes où les amours et les destins s'obstinent à flotter entre deux eaux.

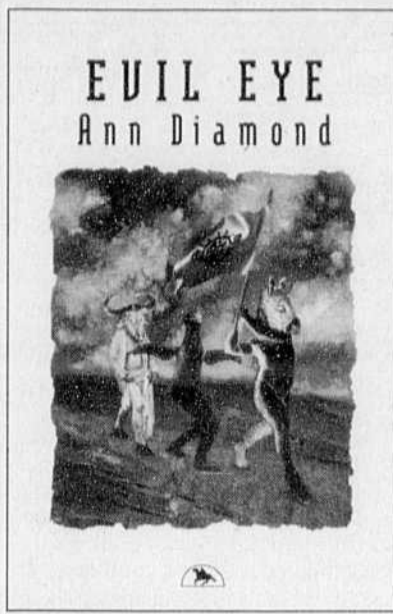
Ann Diamond y recrée assez habilement l'atmosphère de cette époque déjà si lointaine de «mouvements des femmes», vous savez, où vos amies de filles devenaient lesbiennes par conviction politique. Dans *Nineteen Seventy-Five*, d'ailleurs, l'héroïne se fait serveuse nue par provocation contre les idées féministes de son chum.

Depuis, Ann Diamond semble s'être enfoncée dans un univers onirique et mystérieux. Par exemple, dans le premier recueil, une nouvelle racontait les amours d'un soir entre un touriste et un arabe en Égypte. Dans *Evil Eye*, Cairo reprend la même figure, mais dans un registre distancié où un vendeur de falafel se prend pour le messie et rêve d'avoir une aventure avec une belle Occidentale qui est peut-être une sorcière ou l'incarnation du mal, ou va savoir... (d'ailleurs lui-même est peut-être le Messie pour vrai), tout cela sur fond de troubles politiques. Dans la nouvelle titrée *Evil Eye*, la blessure au genou d'une femme en proie à un délire de jalousie apporte la malédiction à une île, où règne une ambiance de guerre



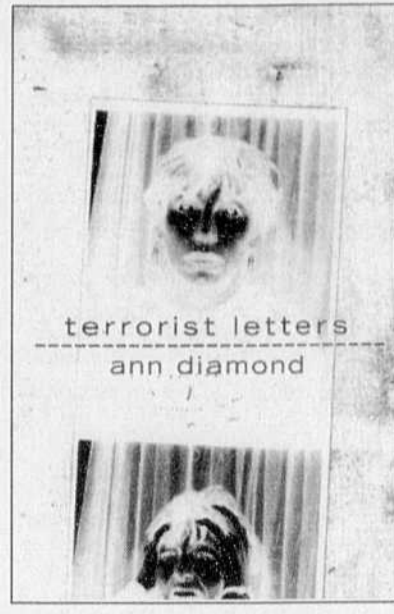
en suspens (un peu comme dans le film *Mediterraneo*, mais en drame). A moins que tout se passe dans sa tête à elle, qui croit avoir fait l'amour avec un soldat aux pieds de bouc... ?

Pour ma part, j'avoue à ma grande honte que quand je ne sais plus très bien ce qui est en train de se passer ni où on veut m'emmener, ça m'agace. On suit l'auteure bien volontiers, on s'étonne, on s'amuse aussi. (Entre autres, *The Ape Diet*, l'histoire d'un gourou japonais rescapé d'Hiroshima qui en vient à choisir des singes pour disciples après avoir fait fortune en Californie, est un bijou d'ironie zen.) Mais par mo-



ments, on se retrouve sans repères, donc indifférent, et le surgissement des images étranges qui s'entrechoquent semble mal contrôlé, voire gratuit. Les histoires d'Ann Diamond, subtiles et volatiles, s'évaporent alors sans laisser de trace. C'est pourtant dans cette voie qu'elle doit persévérer, parce que c'est là qu'elle est absolument personnelle.

Il faut dire qu'on peut se permettre d'être exigeant en la matière car au Canada anglais, la nouvelle est un art majeur. De plus en plus d'éditeurs franco-québécois s'en rendent compte, d'ailleurs: Martel et Bissoondath sont chez Boréal, tandis que la maison L'Instant même,



spécialisée dans la nouvelle, redouble d'efforts en traduction et en découvertes avec Alistair MacLeod, Steven Heighton, et bientôt Bonnie Burnard... mais j'y reviendrai. Pour le moment, j'aimerais recommander ce qui me paraît être un indispensable: *The Journey Prize Anthology*.

Créé en 1988, le prix Journey (et son chèque de 10 000 \$) est probablement le plus convoité dans le domaine. Les nouvelles admissibles proviennent des parutions de l'année dans les petites revues, et l'organisateur du prix, l'éditeur McClelland & Stewart, publie les finalistes dans un recueil, *The Journey Prize Anthology*. S'y aventurer est donc le meilleur

moyen de prendre le pouls de la relève, et en 1994, on peut dire qu'il battait fort! Le calibre autant que la diversité des œuvres rassemblées sont étonnants et réjouissants. Un vrai festin qui vous mène des petites vies grises de banlieue (le très convainquant *Relatives in Florida* de Dorothy Speck) jusqu'au cœur du primitivisme tropical (l'exotique *Anomie* de Robert Mullen).

J'ai eu le plaisir d'y trouver une nouvelle très maîtrisée de Robyn Sarah, dont le premier recueil, *A Nice Gazebo* (chez Vehicule, 1992) était plein de promesses. Promesse tenue. Et aussi d'admirer la performance brillante de Genni Gunn, dans *Versions*, où sont comparées les 36 versions d'un même épisode par chacun des membres d'un même famille et leurs motivations pour s'y accrocher, tout ça en quatre pages. L'heureuse gagnante du Journey Prize est Melissa Hardy, avec *Long Man the River*, qui commence dans la farce et finit dans le merveilleux, avec ce baptême baptiste — et opportuniste — d'une jeune femme Cherokee, qui retrouve au fond de l'eau les monstres mythiques de sa propre culture. Ma nouvelle préférée reste celle d'Alison Wearing, *Notes from Under Water*, journal de voyage d'une haute fonctionnaire en mission de paix à Prague, et dont les remarques d'un cynisme vitriolé sont à hurler de rire. Il paraît qu'Alison Wearing, qui voyage seule et n'a pas d'adresse fixe depuis l'âge de 17 ans, prépare un recueil sur ce thème. Je m'en régale d'avance.

LE DICTIONNAIRE HISTORIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE

Écrit comme un roman policier...

Une enquête unique par son ampleur. À travers 1 000 ans d'existence, la recherche des origines et la description de l'évolution de 40 000 mots de la langue française. Une vivante saga des mots qui s'inscrit dans la grande aventure du français tout au long du dernier millénaire. Avec la date d'apparition de chaque mot dans la langue française et son mot source, ses rapports entre les autres langues et les premières citations littéraires où il se trouve.

Grand Prix de la langue de France

PROMOTION du 25 novembre au 31 décembre '94. 160,00\$ Prix courant 200,00\$

2400 pages. Deux volumes reliés, sous coffret. Disponible en librairie.



DICTIONNAIRES LE ROBERT
Toute la richesse de la langue

LIVRES PRATIQUES

L'encyclopédie de la voiture

LE GUIDE DE L'AUTO
Jacques Duval avec Denis Duquet et Marc Lachapelle
Les Éditions de l'Homme, 432 pages

JACQUES GRENIER

Avec sa couverture rigide, ses 432 pages et toutes les illustrations en couleurs sur papier glacé, *Le Guide de l'auto 1995* se donne des allures d'encyclopédie. De la plus petite voiture à la plus volumineuse, de la plus modeste à la plus onéreuse, pas moins de 200 modèles sont décrits et analysés par les auteurs de cet ouvrage avec des fiches techniques fort bien détaillées.

Des tableaux comparatifs permettent d'établir ses préférences selon les caractéristiques énoncées. Toutes les données font appel aux mesures du système métrique. Une section est consacrée aux prototypes de voitures qui seront peut-être sur nos routes dans un avenir plus ou moins rapproché. Certains modèles fonctionnant à l'électricité feraient bonne figure pour des poupons dans un épisode de la série *Star Trek*. Avec les pétroliers qui dominent le monde du transport, l'auto électrique en est encore à ses premiers balbutiements. Et pour les consommateurs résignés à se procurer des véhicules qui s'abreuvent de carburant, les prix s'échelonnent de 7740 \$ pour la Lada Samara 1500 jusqu'à 700 000 \$ pour une Jaguar XJ 220



dont quelques unités sont encore disponibles même si ce modèle n'est plus commercialisé.

Mais si c'est la vitesse que vous recherchez, vous pouvez choisir la McLaren F1 pour la modique somme de 1 124 700 \$. Elle peut rouler à

372 km/h sauf qu'à cette vitesse, vous aurez droit en prime au maximum de points d'inaptitude que peut contenir un seul billet d'infraction au code de la route. Devinez à quelle vitesse roulerait le chauffeur à qui on décernerait des points d'aptitude!

SOFEM

Solidarité Femmes et Enfants du Monde

Organisme de coopération pour le soutien de la famille
Fondé au Québec et accrédité en tant qu'organisme de charité au Canada.

Selon les experts en coopération internationale: "L'éducation des filles est l'investissement le plus rentable que pourraient faire les pays du Tiers Monde"

Aider les jeunes mères de famille à combattre la pauvreté est le meilleur moyen d'aider des milliers d'enfants!

Oui, ça me concerne et je m'en occupe!

S.v.p. envoyer vos dons aujourd'hui même à:

Solidarité Femmes et Enfants du Monde
B.P. 353, Succ. E, Montréal,
Québec H2T 3A8
Tél. (514) 273-5197

(Émission de reçus pour fins d'impôt)

grand concours

Sous la couverture

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de swissair

2^e prix Deux bons d'achats: 1000\$ Chez Champigny 1000\$ Chez RENAUD-BRAY

3^e prix La collection complète des œuvres de la Bibliothèque du Nouveau Monde

aussi Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire

Gagnant du 17 nov. 1994
Martine Lacombe de Montréal

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à: Concours Sous la couverture - Le Devoir

s/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC.

SRC Télévision LE DEVOIR

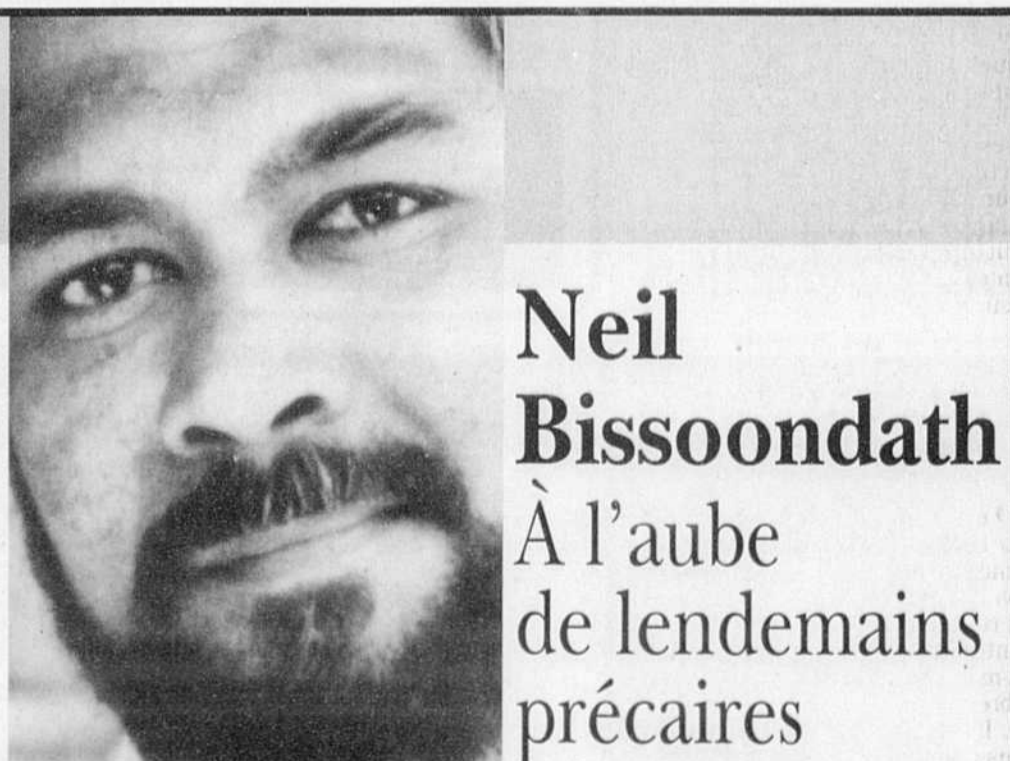
Réponse

Nom

Adresse

Ville Code postal

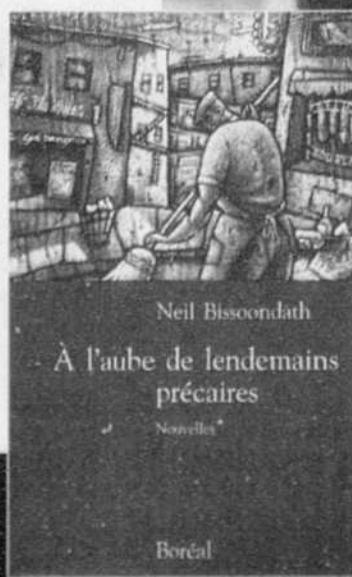
Téléphone



Neil Bissoondath
À l'aube de lendemains précaires

roman

Ce livre célèbre les humbles triomphes de ceux qui sont perpétuellement sous la menace de leurs émotions, qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes et qui trouvent en eux la force de continuer à vivre.



316 pages - 19,95\$

Boréal

Qui m'aime me lise.

L I V R E S

BANDES DESSINÉES

Le retour du refoulé

PIERRE LEFEBVRE

La famille a longtemps été un sujet quasi tabou en bande dessinée, ou du moins, une notion passablement abstraite. «Tout le monde ne peut pas être orphelin», selon le bon mot de Jules Renard, mais à l'enseigne du neuvième art, c'est pratiquement la réciproque qui s'avère la règle. Tintin, Lucky Luke, Blueberry ou Spirou n'ont tous ni père, ni mère, ni frère, ni sœur. Et si Modeste, Donald Duck, ou Mickey Mouse ont de la parenté, il s'agit de mystérieux neveux dont on n'a jamais vu les géniteurs. Certains héros ont bien sûr leurs parents à portée de mains, pensons à Jo et Zette, l'autre série de Hergé, ou encore à Achille Talon, vivant toujours avec papa-maman. Mais les Legrand n'ont jamais connu l'ombre d'un conflit familial, et les brouilles passagères des Talon ne laissent entrevoir aucun complexe d'Édipe mal résolu.

Les choses, pourtant, changent. Depuis quelques années, les séries mettant en scène la vie familiale, osent mettre un peu plus de viande autour de l'os. C'est le cas de *Cédric*, issu du prolifique cerveau de Cauvin, le scénariste le plus surutilisé depuis Stan Lee, et illustré par Laudec, qui était de passage à Montréal pour le Salon du livre. «*Cédric* relate les faits et gestes d'une famille tout à fait moyenne, composée

d'un gamin, Cédric, de ses parents bien sûr, et de son grand-père maternel, qui vit avec eux», m'explique l'artiste de 47 ans d'une petite voix laissant percer sa timidité. Cette série, qui a débuté en 1987, prend son essor là où Boule et Bill n'osent s'aventurer. Tout s'y joue, en effet, autour des rapports de force et des lignes de tension entre les différents protagonistes. Nous sommes, entendons nous bien, à mille lieues des *Simpsons* de Matt Groening, mais la série, au-delà de sa tendresse bon enfant, possède un côté acerbe, pour une bande s'adressant aux plus jeunes, qui était inimaginable dans *Le journal de Spirou* il y a à peine 10 ans. «Les séries dites familiales traditionnelles avaient l'habitude de mettre l'accent sur les gags, la mécanique des situations», déclare Laudec. «Il s'agissait d'histoires qui souvent esquaivaient les sentiments des personnages. Tandis que nous, c'est précisément cet aspect qui nous intéresse», poursuit-il. «Nous nous attardons aux conflits de générations, aux problèmes entre Cédric et ses parents, souvent dus à ses mauvaises notes. Il y a aussi la complicité entre Cédric et le grand-père, compliquée dont sont exclus les parents, et bien sûr les mésententes entre le pépé et son beau-fils. Bref, des phénomènes bien simples qu'on retrouve partout», continue-t-il. «De tout cela, donc, nous faisons des petites histoires amu-

santes, parfois tristes également, mais habituellement plutôt tendre.»

L'univers de Cédric ne se limite pourtant pas à celui de la maison. Il y a, bien sûr, l'école, puis les copains, puis les amours. «À l'origine, le projet que Cauvin et moi voulions présenter aux éditions Dupuis avait pour personnage principal une institutrice. Mais assez vite, l'école nous est apparu un lieu trop limité. Nous nous sommes donc décidés pour un enfant, ce qui nous permettait une mobilité entre les pôles famille-école», explique Laudec. La série innove également par la richesse psychologique dont elle dote ses enfants. Cédric est un personnage à part entière, non pas un caractère type comme le sont les enfants de la bande de Totoche de Tabary, de la *Ribambelle* de Roba, ou des *As de Greg*. Au-delà de la famille, et de l'école, l'amour demeure la grande préoccupation du petit héros. «Cédric se spécialise dans les amours contrariées», m'affirme le dessinateur. «Au début, il était amoureux de son institutrice, ce qui lui causait bien des tourments. Puis il l'a laissée tomber, si je puis m'exprimer ainsi, pour une petite Chinoise nouvellement arrivée dans sa classe.» Malgré les embûches que ses auteurs s'acharnent à mettre sur sa route, parions tout de même que ses chances de réussite amoureuse soient désormais meilleures.

Zidrou et Falzar: des enfants et des chiens

MARGOT ET OSCAR PLUCHE
Édition Casterman
PIERRE LEFEBVRE

Zidrou et Falzar, respectivement François D'hondt et Benoît Drouise de leur vrai nom, sont deux drôles de lascars. Peut-être les avez-vous vus, lors du Salon du livre de Montréal, l'un déguisé en boucher poursuivant l'autre affublé d'une marionnette représentant un gros chien de ruelle dans les tons ocres. Tous deux instituteurs de formation, ils ont quitté le métier pour créer *Les Potaches*, leur studio de scénario. Se consacrant essentiellement au public enfantin, ils ne se limitent pourtant pas à la bande dessinée. Zidrou est membre des *Sinistres Totaux*, une troupe d'action théâtre, tandis que Falzar écrit également des livres pour enfants. C'est tout de même essentiellement en tant que scénaristes de la série *Margot et Oscar Pluche* qu'ils se trouvaient à Montréal.

«Le principe de cette série est assez simple, explique Zidrou, le plus volubile des deux compères. Il s'agit d'une petite fille de huit ans qui s'est amourachée d'un chien de rue, et qui désire le ramener à la maison. Bien sûr, les parents n'en veulent pas. Il faut dire qu'il y a déjà six enfants dans la famille, plus une chatte. Elle le ramène tout de même en douce, et c'est cette amitié clandestine qui est à la base des différents épisodes. Notre volonté est également de faire une série axée sur la vie quotidienne. Margot ne découvrira donc jamais de trafiquants de drogue, pas plus qu'elle ne conduira une voiture. C'est une gamine normale, avec du caractère, dans un quotidien franco-belge normal.»

«Il y a aussi une chose qui distingue notre série de ce qui se fait ailleurs en BD enfantine, et c'est que nous nous efforçons le plus possible d'être actuel, que nous re-

fusions absolument de jouer sur la nostalgie, ce qui arrive trop souvent lorsqu'on traite de l'enfance. Car on ne veut pas faire une série sur notre enfance, mais bien quelque chose qui touche les enfants d'aujourd'hui et qui puisse aborder des réalités contemporaines», affirme Zidrou.

Margot et Oscar Pluche est publié chez Casterman, maison d'édition qui s'est essentiellement consacrée, depuis environ 15 ans, à une bande dessinée plus adulte, au point même de pratiquement réduire à zéro, si ce n'est pour quelques titres, leur catalogue pour enfants. «Nous sommes en effet arrivés chez Casterman au bon moment, avoue Falzar, alors qu'ils désiraient relancer leur secteur jeunesse. Mais nous visons tout de même le tout public. Nous insérons des petites touches, des détails, qui concernent les adultes. Notre bonheur, ajoute Zidrou, c'est lorsqu'un adulte nous affirme avoir éprouvé du plaisir à lire un de nos albums. Ceci dit, le public enfantin est véritablement le meilleur public que l'on puisse espérer. Les auteurs avec un grand A, de bande dessinée avec un grand B et un grand D ont peut-être une aura artistique qui nous fait défaut, mais lorsque nous rencontrons les gosses il se passe toujours des choses merveilleuses. Par exemple, dans le deuxième album, Oscar se casse une patte. Et bien un enfant est venu me voir, lors d'une séance de marionnette, et a demandé au chien si sa patte allait mieux. Une chose pareille vous fait littéralement fondre de bonheur», assure-t-il. «Tandis que les amateurs de BD adultes sont souvent des monomaniacs», renchérit Falzar, «allant de festivals en festivals avec leurs collections d'albums sous le bras. Lorsque je vois la pagaille autour des stands des auteurs pour adultes lors des salons, je ne les envie pas», conclut-il.

VITRINE JEUNESSE

LE CASTOR

Michel Villeneuve, Louise Sylvestre

LE BÉLUGA

Évelyne Arcouette, Joseph Lévesque

LE GORILLE DE MONTAGNE

Philippe Dequesne, Michel Quintin,

Martine de la Vallée

éd. Michel Quintin, coll. ciné-faune,

24 p., couv. rigide

Voici trois remarquables albums documentaires traitant de trois espèces d'animaux qui fascinent les enfants. Sur la couverture, seul le nom de l'illustrateur ou de l'illustratrice apparaît, c'est dire l'importance accordée à l'image. C'est elle qui véhicule l'humour (la fantaisie est privilégiée pour éviter l'aridité que revêtent parfois les documentaires), l'affectif (maman béluge a des nageoires assez longues pour envelopper tendrement bébé béluge), le souci du détail, (l'exécution des dessins relève d'une grande habileté), le milieu environnant. Le texte, lui, transmet sous forme de vers très simples (ça ressemble à une comptine) des informations justes et essentielles sur l'espèce. L'intérêt réside dans l'interprétation unique et réjouissante de chaque énoncé (par exemple, pour illustrer l'habileté à la nage des castors, on les a représentés aux olympiques, à la télé). Le tout apparaît grandement accessible à des bambins dès trois ans et intéressera encore à huit ans.

ZÉRO LES BÉCOTS

Texte de Lucie Bergeron

Illustré par Dominique Jolin

Héritage, coll. Libellule, 72 p.

(enfants de sept à 10 ans)

Martin juge qu'à sept ans, il est assez grand pour éviter les becs et bisous qui ne manqueront pas de pleuvoir sur lui en ce jour d'anniversaire. Un casque de hockey, de l'ail, du maquillage, des tactiques astucieuses... il est prêt à tout sauf aux bécots. L'idée est originale, les illustrations très expressives, et la ténacité de Martin fera certainement sourire tout enfant pour qui les becs sont une corvée. Quant aux autres, ils trouveront peut-être l'intrigue un peu mince et l'entêtement de Martin légèrement absurde.

LIA ET LE NU-MAINS

Texte de Danielle Simard

Illustré par Philippe Béha

Héritage, coll. Libellule, 72 p.

(enfants de sept à 10 ans)

L'originalité de ce petit bouquin tient au point de vue adopté. Lia, princesse des fées, l'a écrit à l'intention de ses amis fées, lutins et ogres du royaume de Saugrenu. Une rencontre étonnante avec Philippe, un nu-main surgi d'un trou au pied d'un arbre, est à l'origine de ce témoignage. Il existerait en effet, un monde sans oiseaux, où l'on se promène nu-main, où on mange des animaux et où les fées et les lutins sont enfermés

dans des livres! Cette rencontre très sympathique a le grand mérite de ne pas porter de jugement (les nu-mains sont-ils cruels ou non...). L'«autre» y est raconté avec tout l'étonnement et la curiosité que sa différence suscite. La fantaisie, la vivacité des personnages, la cohérence du récit et de la finale procurent un plaisir indéniable.

FRÉDÉRIC, LE PETIT COCHON ÉLECTRIQUE

Texte de Carole Tremblay

Illustré par Béatrice Leclercq

Raton laveur, 24 p.

(enfants de trois à huit ans)

Frédéric est un petit cochon rose qui rêve de sortir de l'ombre. Un jour, un éclair le transforme en générateur électrique. Il n'y a qu'à brancher un appareil dans son museau pour qu'il fonctionne. D'abord ravi de sa nouvelle vie, le petit cochon déchanté peu à peu jusqu'à se sentir malheureux. Il souhaiterait alors revenir à sa vie ordinaire qu'il retrouvera grâce à l'apparition d'une étoile filante. La finale, prévisible et porteuse de morale, vient quelque peu atténuer le plaisir d'une situation de départ originale et riche. Les multiples exploitations du don de Frédéric sont amusantes et font preuve d'une créativité certaine. Mais lorsque les dernières lignes nous apprennent que le petit cochon, vaincu par les inconvénients de son état, renonce à son don, on est déçu qu'il ne trouve d'autre solution qu'un retour en arrière. Lorsqu'on apprend qu'il ne fait plus jamais de vœu en regardant les étoiles filantes, on ne peut que s'attrister.

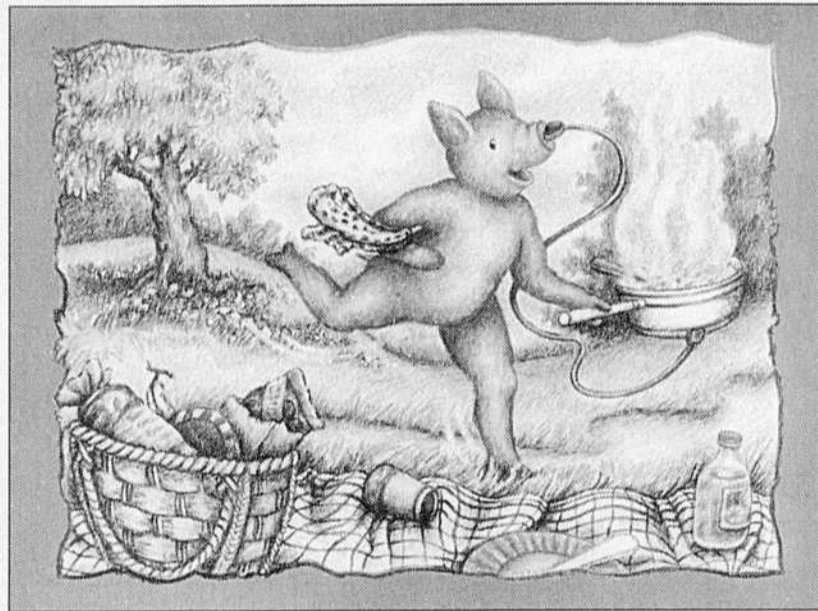
UN PROF EXTRA

Texte de Dorothee Roy

Illustré par Dominique Jolin

Raton laveur, 24 p.

(enfants de trois à huit ans)



La première fois que les enfants Laperçoivent leur nouveau professeur, ils comprennent tous que c'est quelqu'un de spécial. Mais personne ne pose de questions. Aucune question non plus lorsqu'ils découvrent son drôle d'accent, sa nourriture étonnante, ses étranges capacités, ou ses habitudes excentriques. Mais ce matin, tout le monde s'est posé des questions... La structure répétitive du texte et la réaction placide des enfants face aux extravagances des situations provoque le rire et la curiosité. Le lecteur anticipe, attend d'une page à l'autre un punch qui n'arrive qu'à la toute fin et emporte le tout comme un coup de baguette magique. L'humour et la générosité des illustrations valent à eux seuls le détour.

Québec/Amérique, coll. Titan, 158 p.


(jeunes de 12 à 15 ans)

Après la mort de Serge, après avoir elle-même visité la mort, Sara réapprend la vie. Les coups durs se succèdent. Emmanuel devient cet indispensable ami dont chacun rêve. Son rôle dans la pièce *Roméo et Juliette* de Shakespeare montée à l'école, lui permettra de nourrir, à même ses chagrins, un personnage dont elle découvre la profondeur. Inutile de dire que l'émotion est au rendez-vous. C'est la matière même dont est fait ce roman, suite attendue de *La Lumière blanche*. La mort, la vie, l'amour, l'amitié... les thèmes essentiels s'entrecroisent et se répercutent l'un sur l'autre, traités avec beaucoup d'actualité et sans mièvrerie. On y plonge avec avidité, on y vibre, on y anticipe une suite qu'on devra malheureusement attendre.

Gisèle Desroches

LA DEUXIÈME VIE

Texte de Anique Poitras



Jean Larose

La Souveraineté rampante

essai

À la croisée du culturel et du politique, Jean Larose donne ici un exemple de polémique aussi brillante qu'efficace.

Boréal
Qui m'aime me lise.

114 pages - 15,95\$

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Améliorez votre français écrit

Cours sur mesure

à la maison, au bureau, en vacances...

Date limite d'inscription : 31 janvier 1995

Pour recevoir le dépliant d'information, appeler au (514) 343-7393 ou remplir la formule ci-dessous et la retourner à :

Cours autodidactique de français écrit (CAFÉ)
Université de Montréal, C.P. 6128, succursale Centre-ville,
Montréal (Québec), H3C 3J7

Nom et prénom

Adresse

Ville

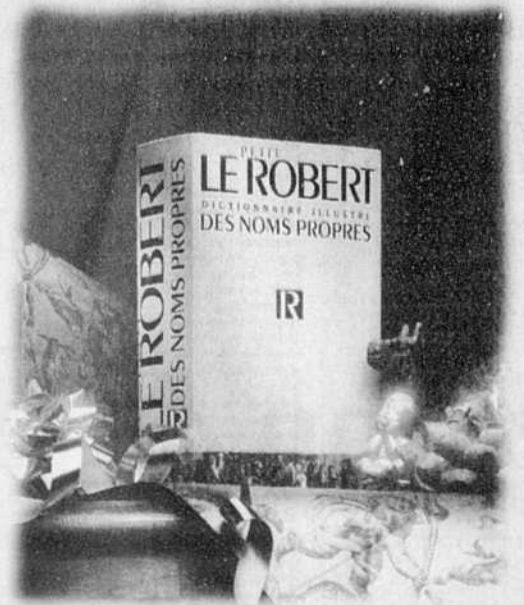
Code postal

(0434)

LE PETIT ROBERT DES NOMS PROPRES

Pour Noël, offrez
le Nouveau Petit Robert
des noms propres

qui vous donne accès
à l'ensemble du patrimoine mondial,
dans un esprit d'ouverture et de modernité...



PRIX PROMOTIONNEL

69,95\$

Prix courant

84,95\$

Disponible en librairie.

...de la Préhistoire
à l'actualité la plus récente.

Rédigé par une centaine de spécialistes de toutes disciplines encadrés par la Rédaction des Dictionnaires Le Robert, cet ouvrage met à la portée de tous non seulement un exceptionnel volume de connaissances mais aussi, sur les pays, sur les hommes, sur les idées, sur les œuvres, des analyses de première main : les faits et l'intelligence des faits.

DICTIONNAIRES LE ROBERT
Toute la richesse de la langueLIBRAIRIE
HERMÈSde 9h à 22h
362 jours par année1120, ave. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669 téléc.: 274-3660

grand concours

Sous la couverture

LE DEVOIR



Courez la chance de gagner:

1^{er} prix

Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de

swissair

2^e prix

Deux bons d'achats:

■ 1000\$ Chez **Champigny**

■ 1000\$ Chez **RENAUD-BRAY**

3^e prix

La collection complète des œuvres de la Bibliothèque du Nouveau Monde

B^NM

aussi

Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises
la revue de l'actualité littéraire

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission **Sous la couverture**, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à : **Concours Sous la couverture - Le Devoir** a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

*Gracieuseté de la librairie de la semaine: Librairie Renaud-Bray avenue du Parc Montréal

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC. **SRC** **Télévision** **LE DEVOIR**

Réponse _____

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Téléphone _____ 1211

LE SALON DU LIVRE
PREND DU VOLUME



Les 115 000 visiteurs
au

Salon du livre de Montréal

offrent leurs félicitations
à tous les lauréats des



Prix du Québec 1994

SALON DU LIVRE
DE MONTRÉAL

LIVRES

La guérison en écho: l'autre façon d'appréhender la maladie

LA GUÉRISON EN ÉCHO
Jean-Charles Crombez
Publications MNH
448 pages

«Les sciences ne dévoilent pas des vérités universelles. Elles sont des aventures.»

—Isabelle Stengers

RENÉE ROWAN

C'est dans cet esprit que le Dr Jean-Charles Crombez, médecin et psychiatre, abordait il y a une vingtaine d'années une réflexion sur le processus de guérison qui l'a amené à ouvrir un champ particulier, non médical et non thérapeutique. Un champ qui offre à des personnes malades «quelque chose de différent et de complémentaire à la médecine et à la psychothérapie». Un parcours issu d'explorations diverses: artistiques, médicales, herméneutiques.

La guérison en écho — aussi appelée autoguérison ou visualisation — est une méthode utilisée par des personnes souffrant de maladies somatiques (cancer, psoriasis, sclérose en plaques), des victimes d'accidents ou d'actes criminels (agressions, viols) et des personnes atteintes de maladies mentales (psychoses, phobies, obsessions). Selon les besoins, cette approche se fait conjointement avec des traitements médicaux (radiothérapie, médicaments, chirurgie) et des interventions de soutien (groupes d'entraide).

L'autoguérison consiste à développer — à l'aide de différentes techniques empruntées aux arts, à la parole, aux rêves, à l'espace, au mouvement, à l'imaginaire — un champ personnel, corporel et psychique, qui permette aux processus de guérison naturels de s'actualiser de façon naturelle, poursuit l'auteur. «Ces processus, note-t-il sont naturels, complexes, non contrôlables. Cependant, on

peut apprendre à maîtriser les conditions qui les favorisent et à percevoir les circonstances dans lesquelles ils se désagrègent.»

Tenter de définir la méthode clairement et de façon concrète n'est pas facile et je n'oserais m'y risquer d'autant que le processus ou la démarche est propre à chaque personne qui est libre de s'exprimer comme elle le désire.

Le processus de guérison consiste, selon le Dr Crombez, à amener la personne souffrante à sortir progressivement de la submersion, de l'enfermement et du sentiment de désagrégation en stabilisant autour d'un point de référence le tourbillon cahotique des événements et des sensations qui l'enveloppe. «Dans une philosophie d'autoguérison, il est important que l'utilisation d'une certaine technique, comme une sorte de véhicule, amène les gens à se situer par rapport à celle-ci, à la remodeler dès que possible, en reconnaissant leurs perceptions et en respectant les significations qu'ils y trouvent», précise l'auteur qui est chef du service de consultation-liaison à l'hôpital Notre-Dame, à Montréal.

La guérison en écho a, comme point de départ, la motivation et l'ouverture à un champ de guérison; elle est avant tout un outil au service de la personne, centrée sur l'individu. Cette méthode est accessible à qui en fait la demande, après référence par un médecin. En exigeant cette référence, on veut concrétiser dès le début que la démarche désirée n'est pas entreprise aux dépens ou en contradiction avec la médecine, indique le Dr Crombez.

Cet ouvrage important n'est pas un livre de lecture facile et le langage reste celui de la psychiatrie même si l'auteur tente de s'en éloigner. Toutefois, des exemples, des bouts de conversation entre patient et intervenant, l'histoire de quelques cas permettent de mieux comprendre le sens du processus de guérison en écho, une démarche plus humaniste que spiritualiste ou scientifique.



Les rouages de l'État

L'ÉTAT ET LE POLITIQUE
Odon Vallet, Paris, Dominos/Flammarion
1994, 125 p.

MARCEL FOURNIER

L'État et le politique, voilà un grand projet pour un tout petit livre! Comme chaque ouvrage de la collection *Dominos*, qui comprend une trentaine de titres, *L'État et le politique* d'Odon Vallet vise à mettre à la portée de tous la complexité du monde et comprend deux parties: un exposé pour comprendre, un essai pour réfléchir.

Il ne s'agit donc pas d'un nouvel ouvrage de théorie politique ou d'histoire des institutions politiques. Plus modeste, l'intention de l'auteur est de «faire circuler la réflexion entre pratique et théorie» et, dans une perspective historique et comparative, de décrire de manière claire et succincte les principaux rouages de l'État: la défense du pays, les usages de l'impôt, l'équilibre des pouvoirs, et l'administration du territoire. Pour qui veut s'initier à la science politique de l'État, *L'État et le politique* constitue une bonne introduction, d'accès facile et agréable (avec illustrations). Son auteur, Odon Vallet, professeur de droit et de sciences politiques aux universités de Paris I et Paris VII, a déjà publié quelques ouvrages d'intérêt général: *Principes de politique* (Masson, 1990), *L'École* (Albin Michel, 1991), *Qu'est-ce qu'une religion?* (Albin Michel, 1992), *Femmes et religions* (Gallimard, 1994) et *Culture générale* (Masson 4^e édition, 1994).

Un tel ouvrage n'aurait qu'une vocation scolaire (pour des cours de niveau collégial ou universitaire) si son auteur ne se permettait quelques analyses et réflexions personnelles sur des problèmes politiques majeurs d'aujourd'hui: l'insécurité des nouvelles banlieues; les conséquences au plan de la justice sociale du vaste mouvement de privatisation; le pouvoir de la magistrature; les tensions entre les libertés locales et l'unité de l'État. De plus, dans la deuxième partie, intitulée «L'écologie de la politique», Odon Vallet, devenu essayiste, aborde les défis planétaires que pose aujourd'hui la perméabilité des frontières: certes les problèmes écologiques (pollution, déforestation), mais aussi le mélange des cultures et le retour du religieux. «Les autorités politiques agissent, conclut Odon Vallet, dans un espace éclaté où toutes les limites de la nature et de la culture sont franchies.» D'où la nécessité, pour les États, de coopérer, même lorsqu'une telle coopération suscite des inquiétudes: «Les grands États craignent les forces d'éclatement et les petits États les efforts de regroupement.»

L'ÉGLISE DU XXI^e SIÈCLE aura-t-elle dépassé la culture médiévale

de Pie XII à Jean-Paul II Bruno Dandenault, Ptre

Un premier regard sur les pontificats de Pie XII à Jean-Paul II suggère les changements en cours et les traditionalismes déphasés. Suite à une vérification des principes de la foi et de la morale dans le nouveau testament, l'auteur y a noté les convergences entre les traditions évangéliques et les acquis des sciences sociales sur les besoins humains en relation avec la valeur de communion, valeur évangélique essentielle. Après une évaluation des valeurs évangéliques telles que vécues dans l'histoire de l'église, l'auteur tire quelques conclusions sur certaines institutions ecclésiastiques et l'équilibre de la morale officielle.

En vente chez votre libraire

iris diffusion 5090, rue Bellechasse
Montréal H1T 2A
tél.: 253-0403

LIVRES

LIVRES REÇUS

LE RENDEZ-VOUS DES SAINTS
Roman, Henry Steinberg
Éditions Pierre Tisseyre, 365 pages

L'honorable Henry Steinberg, juge à la Cour d'appel, n'en est pas à ses premières armes en littérature. En 1993, il publiait *Les Dessous du Palais*, ouvrage fort bien accueilli par le public. *Le Rendez-vous des Saints* est son premier roman. Il y raconte un procès criminel avec jury à travers les yeux du juge. Le lecteur pénètre dans le secret et le mystère du processus judiciaire.

LA DISTRACTION
Naim Kattan, nouvelles, HMM Hurtubise
Collection L'Arbre, 161 pages

Que ce soit à Montréal, à Téhéran ou à la Martinique, les personnages de Naim Kattan se croisent, se rencontrent et s'aiment de cet amour que seul le partage des joies et des peines rend fécond. Ils sont accrochés à l'amour comme à la vie, mais à cette vie de tous les jours, âpre et dure, calme et sereine, toute empreinte de contradictions qui accompagnent les êtres dans l'aventure du quotidien.

LA FLÈCHE DU TEMPS
Ann Lamontagne, roman
Hurtubise HMM, Collection L'Arbre, 331 pages

Dans ce premier roman d'Ann Lamontagne, le temps s'écoule à rebours. Elle a en effet choisi de raconter son histoire en partant d'une hypothèse simple et loufoque: pourquoi le temps ne nous jouerait-il pas des tours en choisissant de revenir sur ses pas et de nous ramener jusqu'au berceau qui nous a vus naître?

ANN LAMONTAGNE
La flèche du temps



Champigny

4380 St-Denis, Montréal (514) 844-2587 Mt-Royal
Stationnement gratuit à l'arrière

CARREFOUR ANGRIGNON 365-4432 MAIL CHAMPLAIN 465-2242
CENTRE LAVAL 688-5422 371 LAURIE OUEST 277-9912



NOUVEAU PETIT
LE ROBERT
DICTIONNAIRE DE LA
LANGUE FRANÇAISE
L'ÉVÈNEMENT!
LE NOUVEAU
PETIT ROBERT

NOUVEAU
PETIT ROBERT
Éd. Le Robert
ord. 69,95 **49,95**

PETIT
LE ROBERT
DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ
DES NOMS PROPRES
**LE NOUVEAU
PETIT ROBERT DES
NOMS PROPRES**
Histoire
Spectacles
**LE PETIT ROBERT
DICTIONNAIRE ILLUSTRÉ
DES NOMS PROPRES**
Éd. Le Robert
ord. 69,95 **54,95**

**LE PETIT
LAROUSSE
ILLUSTRÉ**
1995
95 000 mots
EN
COULEURS
**LE PETIT LAROUSSE
ILLUSTRÉ 1995**
Éd. Larousse
ord. 54,95 **39,95**

**LAROUSSE
DES
VINS**
TOUS LES VINS DU MONDE
**LAROUSSE DES VINS
LAROUSSE DE LA CUISINE
LAROUSSE DES
CUISINES DU MONDE**
Éd. Larousse
ord. 79,95 ch. **59,95 ch.**

**LAROUSSE
LES CUISINES
DU MONDE**
**LAROUSSE
DE LA
CUISINE**
1500 RECETTES
**LAROUSSE DES VINS
LAROUSSE DE LA CUISINE
LAROUSSE DES
CUISINES DU MONDE**
Éd. Larousse
ord. 79,95 ch. **59,95 ch.**

ÉDITION
VOYAGEUR
AMÉRICAINNE
**LE ROBERT
JUNIOR**
ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE
SCOLAIRE
25 000 mots
avec 25 000
dessins
21 tableaux
de conjugaison
1000 illustrations
en couleurs
**LE ROBERT
JUNIOR ILLUSTRÉ**
Éd. Le Robert
ord. 24,95 **19,95**

LE ROBERT
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE
DE LA LANGUE
FRANÇAISE
**ROBERT HISTORIQUE DE
LA LANGUE FRANÇAISE
(COFFRET DE 2 VOL.)**
Éd. Le Robert
ord. 200,00 **129,95**

**LE ROBERT
& COLLINS
SENIOR**
DICTIONNAIRE
FRANÇAIS-ANGLAIS
ANGLAIS-FRANÇAIS
1000 PRODUCTIONS
**LE ROBERT &
COLLINS SENIOR**
Éd. Le Robert
ord. 44,95 **34,95**

DANIEL HÉRAUD
**CARNET
DE ROUTE 1995**
LE LIVRE DE RÉFÉRENCE POUR L'AVOISINANT
LE MEILLEUR SÉRIER LE PLUS POPULAIRE
EN AMÉRIQUE DU NORD
**CARNET DE
ROUTE 1995**
DLM
ord. 22,95 **17,95**

**MÉMOIRES
D'UN VOYAGEUR
DU TEMPS**
Patrick Drouot
**MÉMOIRES D'UN
VOYAGEUR DU TEMPS**
Éd. Du Rocher
ord. 24,95 **19,95**
Patrick Drouot
NOUVELLES LUMIÈRES
SUR LA REINCARNATION

Sélection du Reader's Digest
**NOUVEAU
MANUEL
COMPLET
DU BRICOLAGE**
NOUVEAU MANUEL
COMPLET DU BRICOLAGE
Éd. Sélection du Reader's Digest
ord. 39,95 **29,95**

LA FILLE DE JOSEPH
Guy St-Jean Éditeur
ord. 19,95 **14,95**

JACQUES LAURENT
**L'INCONNU
DU TEMPS
QUI PASSE**
Éd. Grasset
ord. 34,95 **27,95**

OVERLORD
6 JUIN 1944 - LA LIBERTÉ
Mémoire d'Europe
ord. 19,95 **14,95**

DENIS BRODEUR
présente
**LES GRANDS
DU HOCKEY**
Vedettes d'hier
Grands joueurs d'aujourd'hui
Étoiles de demain
PLUS DE 500 PHOTOS
TRAVAIL DE DENIS BRODEUR
**LES GRANDS DU HOCKEY
• 30 ANS DE PHOTOS
DE HOCKEY**
Éd. de l'Homme
ord. 59,95 ch. **44,95 ch.**

DIANE DUFRESNE
Éd. Mnémosyne
ord. 19,75 **14,95**

**LA CHANSON FRANÇAISE
À TRAVERS SES SUCCÈS**
300 SUCCÈS
30 ANS DE
CHANSON
Éd. Larousse
ord. 95,00 **74,95**

Didier van Cauwelaert
**Un aller
simple**
roman
Albin Michel
**PRIX
GONCOURT**
UN ALLER SIMPLE
Éd. Albin Michel
ord. 27,95 **22,95**

**JEANNE
BOURIN**
L'AGARENNE
Éd. Julliard
ord. 24,95 **19,95**

**VENEZ RENCONTRER
MICHEL PHANEUF**
le samedi
26 novembre
de 14h00 à 15h30

GIRERD
le samedi
26 novembre
de 14h30 à 16h

CIBL-101,5 FM
en direct du 4380 St-Denis
Les petits bonheurs d'occasion
tous les samedis, de 12h à 13h
en entrevue cette semaine:
Georges Langlois
Histoire du XX^e siècle

Blancs sont les murs, gris les planchers, pur l'accrochage

SYLVIA SAFDIE

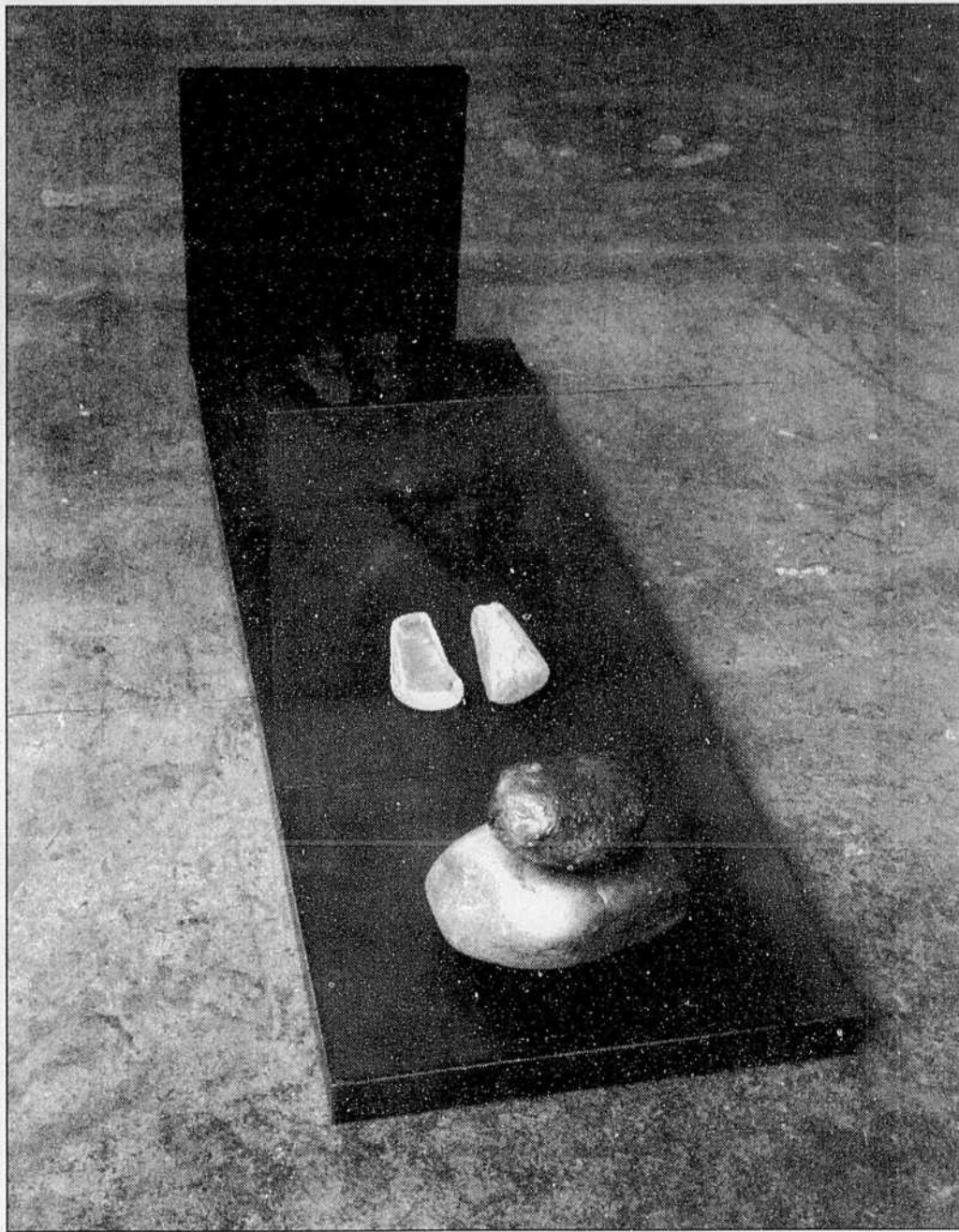
Sculptures et dessins récents
460, rue Sainte-Catherine Ouest, espace 728,
7^e étage
Jusqu'au 10 décembre 1994

MARIE-MICHÈLE CRON

«J'ai cherché des espaces pour les œuvres et non l'inverse», dit Joyce Yahouda qui fait un retour remarqué à Montréal (elle tenait une galerie portant son nom début quatre-vingt) en présentant la non moins remarquable Sylvia Safdie dont on n'avait pas vu le travail ici depuis sept ans. La complicité qui s'est tissée entre l'artiste et la galeriste, l'intimité qui nappe ces lieux et les dessins, sculptures et dispositifs sculpturaux récents et inédits — quelques-unes des œuvres exposées dans une salle adjacente ont déjà fait quant à elles l'objet d'expositions à Londres, Genève, Paris et New York —, qu'ils abritent comme une seconde peau, rejaillissent sur le spectateur. Blancs sont les murs, gris les planchers, pur l'accrochage, dans un environnement qui respecte les composantes métaphysiques des œuvres qu'accueillent plusieurs salles, dont l'une d'entre elles, avec ses fenêtres tendues de tissu diaphane, filtre et réverbère la lumière et apprivoise des ombres bienfaisantes. On retrouve dans cette exposition qui fonctionne par extension et par liens dialogiques la dimension poétique et organique des images et des métaphores créées par cette artiste nomade d'origine libanaise, qui a passé plusieurs années en Israël.

Ainsi, le bol, par exemple, cette forme récurrente dans les dessins de Sylvia Safdie, venait graver son mouvement giratoire à travers le cycle du temps, de la naissance et de la fin inéluctable. Une référence forte qui conviait celle de la mémoire, la substance même de la pratique de l'artiste. Que ce soit à travers la trace, la cicatrice, les mots et les titres en hébreu utilisés pour signifier l'archéologie de sa présence au monde. Ou bien à partir de l'utilisation conjointe et simultanée de matériaux naturels et manufacturés, et de formes qui reprennent l'empreinte de la main ou du pied. À l'intérieur de deux bassins en cuivre, ce conducteur de chaleur et d'énergie, l'artiste a déposé une pierre dont l'écriture hébraïque inscrite à la surface évoque l'histoire d'un cimetière juif situé dans le sud du Maroc.

Et dans le second, des pierres qui se reflètent contre les parois et qui troublent la vision jusqu'au vertige embrasé par les lueurs de la matière incandescente. Les pierres ressemblent à des dents. La cuve devient une mâchoire cristallisant la parole qui dit l'énergie de la langue («keren», en hébreu, signifie «étincelle»). Chaque œuvre d'ailleurs ne pourrait exister sans le souffle de l'autre. Et chaque œuvre accompli, même dans les



Kever, de Sylvia Safdie.

gestes si sommaires et si quotidiens de ramasser des galets sur un rivage — et certains reprennent étrangement la configuration d'un pied — et de reconstituer soit un cours d'eau, soit un chemin qui revient sur lui-même en butant sur une plaque d'acier, ou en se dédoublant sur de la vitre, une boucle, un orouboros, ce serpent qui se mordant la queue annonce d'après Gaston Bachelard «la dialectique matérielle de la vie et de la mort, la mort qui sort de la vie et la vie qui sort de la mort».

Les dispositifs sculpturaux, des autels de diverses grandeurs qui se hérissent en sites

Les dispositifs sculpturaux, des autels de diverses grandeurs qui se hérissent en sites de la mémoire, insistent d'ailleurs sur la pétrification du temps mais aussi sur sa dilution, sa réorganisation et sa transparence

de la mémoire, insistent d'ailleurs sur la pétrification du temps mais aussi sur sa dilution, sa réorganisation et sa transparence que dynamise le verre qui sépare en écho les objets entre eux. Un fœtus de lama de Bolivie, un fossile, un livre parcheminé avec des textes, un fruit chinois en cuivre trouvent ici, entre virtualité et réalité, et au-delà de leur signal anthropomorphique, l'essence de leur existence. Et les dessins qui leur répondent, comme ceux accrochés sur d'autres murs — l'emploi du géofilm rappelant par ailleurs celui du verre — percent le papier de leur empreintes digitales, comme preuve tangible de l'identité et de sa métamorphose constante et sédimentaire. Une très belle et très douce exposition.

KAMILA WOZNIAKOWSKA

«If it's painted, it's true»
Galerie Dominion, 1438, rue Sherbrooke
Ouest.

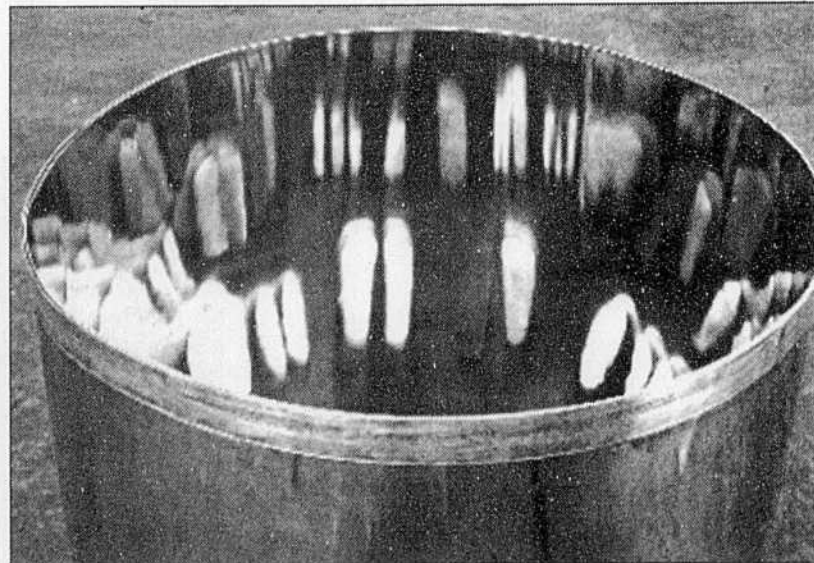
Jusqu'au 30 novembre 1994.

L'humour noir et caustique de Kamila Wozniakowska illumine, et dès le titre de l'exposition, la passion contagieuse qu'éprouve l'artiste vis-à-vis la peinture. (*If it's painted, it's true*). Manipulant la devise de McLuhan (*If it's printed it's true*), Kamila Wozniakowska en déplace le sens, le retourne et l'applique au statut de la peinture en le mettant en avant-plan de la pseudo-objectivité de la photographie qui autorise l'enregistrement du réel.

Deux personnages luttent dans des tableaux de petits et moyens formats. Les corps sont traités de la même manière, comme une masse compacte. Pas de visage précis mais des couleurs aux tonalités franches et salées, des couleurs primaires qui retiennent l'œil.

Et les titres qui indiquent l'extorsion de l'argent, l'attaque à main armée ou le détournement de fonds accentuent l'absurdité des poses des lutteurs qui vont du croc-en-jambe à la contorsion du torse. Mais au centre de la lecture de cet étrange alphabet corporel se trouve le spectateur. N'est-il pas, en fait, le véritable arbitre de ces jeux de pouvoir que brouillent les variations d'échelle des toiles qui se répondent subtilement, les thèmes qu'elles abordent et qu'elles dédoublent mais qu'un détail — la place d'une main par exemple — fait vaciller dans le doute? Qui dit vrai, qui dit faux?

Doit-on se fier au réel ou s'abandonner à la fiction, à l'illusion? La peinture de Kamila Wozniakowska lance des questions exponentielles aux réponses nerveuses qu'elles soulèvent. À voir.



Keren n° 3 (vue de l'intérieur), une autre œuvre de Sylvia Safdie.

55 Peintres AU 55 Prince

Les productions 5 sur 5
présentent

LES MUSES MUTINES

de et mis en scène par

Stéphane Belugou

avec

Mino Doriane

Sophie Tessier

du 25 novembre 1994

au 2 février 1995

au 55 rue Prince

Réservations : 876-1137



Le Devoir et le 55 Prince vous offrent la chance de gagner une paire de billets pour assister à la pièce *Les muses mutines*, et vous permet de participer au tirage d'une toile de l'artiste Françoise Belu, d'une valeur de 3 000 \$.

Retournez simplement ce bon de participation à:

Concours 55 peintres au 55 Prince

Le 55 Prince 55, rue Prince Montréal (Québec) H3C 2M7

Nom _____
Adresse _____ Ville _____
Code postal _____ Téléphone _____

Les détails et règlements de ce concours sont disponibles au 55 Prince.

Offrez-vous une œuvre d'art
(artistes canadiens et internationaux à partir de 100,00 \$)

EXPO VENTE

collection privée offerte au bénéfice du

Centre de créativité du Gesù

G. Bartocci - J. Benoit - J.C. Bergeron - L. De Heutch - M. Drouin -
R. Godin - J. Guitet - Fr. Jérôme - M. Maltais - M. Anastasie -
I. Mathias - D. Matte - A. Pépin - R. Savoie - F. Simonin - F. Springer -
Stini - Tim Yom Law - R. Verrault - A. Villeneuve - Zao - Wouki

les 26-27-30 novembre 1er-2-3-4 décembre (de 12 h à 18 h)

Salles du Gesù

1200, rue de Bleury (métro Place des Arts)

(514) 861-4378 - 523-5155 (reçu 50% pour déduction d'impôt)

Vernissage 27 novembre - exposition jusqu'au 1^{er} janvier

Vestiges givrés de
l'enfance

collectif d'artistes

LA GALERIE
LINDA NERGE1049, av. des Érables, Québec
(418) 525-8393

MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

145, rue Wilfrid-Corbail
Joliette (514) 756-0311Francine SIMONIN
Suzanne Linke
1989
œuvre de Chine
photo: Richard-Max TremblayFRANCINE SIMONIN: CORPS ET GRAPHIE
ROBERT WIENS: SCULPTURES RÉCENTES
Du 27 novembre 1994 au 6 février 1995EXPOSITION DE NOËL: CRÊCHES D'INSPIRATION ROMANE
Du 27 novembre 1994 au 8 janvier 1995ET EN PERMANENCE: L'ART SACRÉ ET L'ART CANADIEN
DANS LES COLLECTIONS DU MUSÉEGALERIE
BERTRAND H. DALVY
ART AFRICAÏN ANCIEN

«Potomo Waka»

EXPOSITION-VENTE
19 NOV. - 14 JAN. 95

1628B SHERBROOKE OUEST

(entre Guy et St-Mathieu)

Montréal Qc

H3H 1C9

Tél.: (514) 989-5571

Du mardi au samedi de 11 h à 18 h

ou sur rendez-vous

EXPOSITION

BARBARA
BERLIN

œuvres récentes

JUSQU'AU 15 DÉCEMBRE

(CATALOGUE DISPONIBLE)

WADDINGTON & GORCE

2155, rue Mackay

Montréal, Québec

Canada H3G 2J2

Tél.: (514) 847-1112

Fax: (514) 847-1113

Thouin-Perrault

«D'errances et de voyages»
jusqu'au 10 décembre 1994Notez que vous pourrez
rencontrer l'artiste les
dimanches de 14h à 16h

Hall des arts

1, place du Souvenir, Laval
(angle du boulevard
Chomedey et du Souvenir)

Horaire:

du lundi au vendredi, de 9h à 17h,
dimanche de 14h à 17h

Tél.: 662-5128

LES ARTS

ARTS VISUELS

La banque prête de l'art

LA BANQUE D'ŒUVRES D'ART
SUR LE VIF À QUÉBEC
À la salle C2 du Palais Montcalm
Jusqu'au 4 décembre

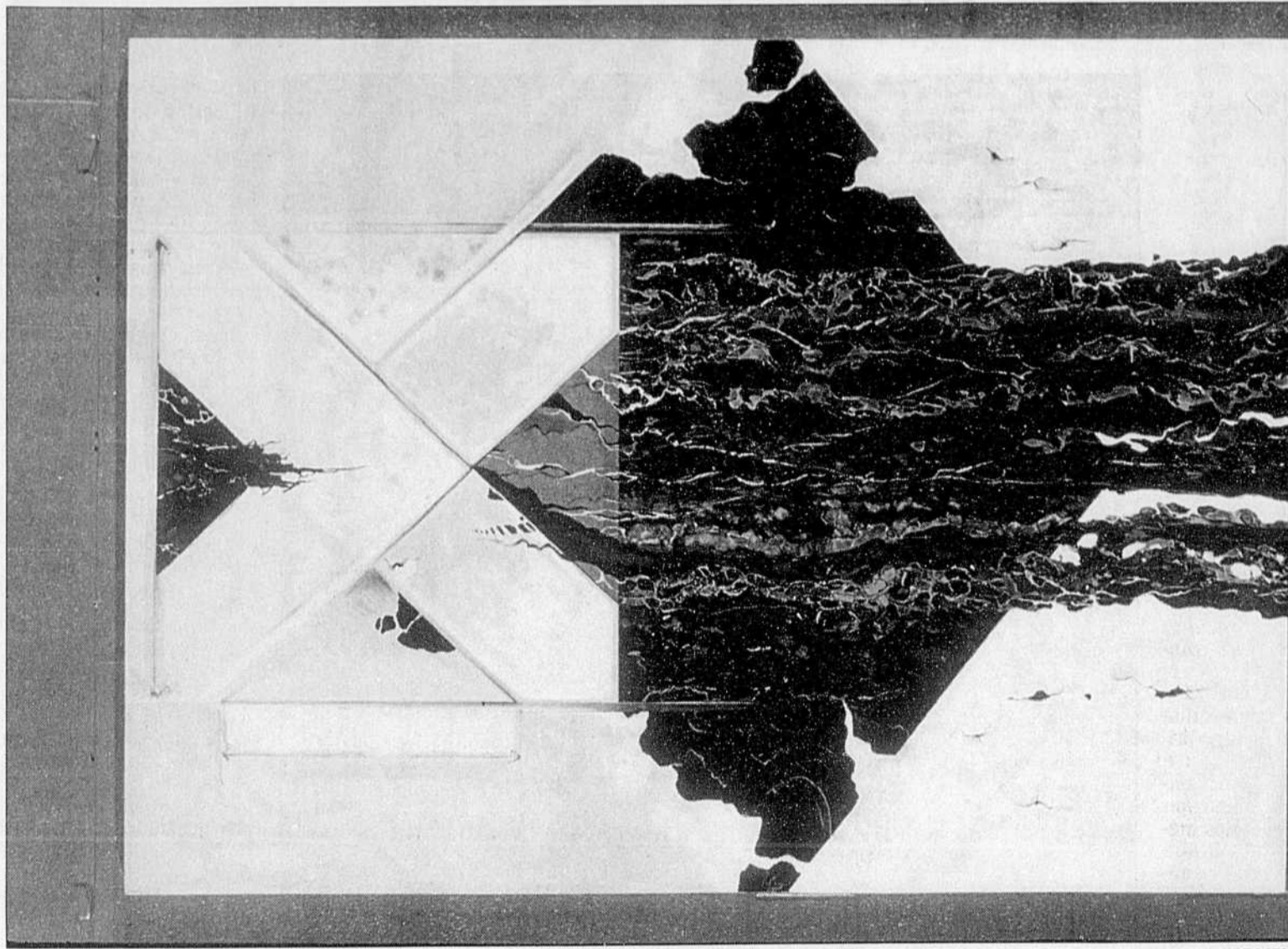
RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT À QUÉBEC

À la galerie du Palais Montcalm, on est présentement en train de battre un record pour le plus grand nombre d'œuvres présentées en une seule salle. La Banque d'œuvres d'art du Conseil des arts du Canada, qui achète des œuvres d'art contemporain canadien pour ensuite les louer à des organismes publics, parapublics ou à but non lucratif, montre présentement près de 450 œuvres sélectionnées parmi les quelque 18 000 peintures, gravures, sculptures, dessins et photographies de quelque 2600 artistes qui font partie de sa collection.

La raison d'un tel déploiement de cadres tient avant tout de la vente itinérante: chaque année, pour permettre l'accrochage de plus de 9500 des œuvres de la collection dans des bureaux et édifices publics, la Banque voyage vers ses clients, de région en région, pour leur permettre de sélectionner, au coût moyen d'une centaine de dollars par année, l'œuvre qui ornera leurs locaux. L'exposition présentée au Palais Montcalm prend donc des allures de rétrospective de l'art canadien des vingt-cinq dernières années, avec, pour accueillir le visiteur à l'entrée, un superbe diptyque du Québécois Paul Béliveau, mais aussi d'un salon des acceptés, d'un grand magasin de l'art.

Car au pied des accrochages serrés et nombreux, on trouve aussi des piles de cadres appuyés contre le mur et les caisses, encore à moitié pleines, qui ont servi à transporter tout cet étalage. Le visiteur curieux peut d'ailleurs tout voir, s'il se donne la peine de remuer les piles lui-même, ou en demandant l'aide des techniciens qui sont toujours sur place. Et ça vaut plutôt la peine de remuer les cadres pour bien voir toute la variété de styles et de techniques regroupées dans la collection. On ne pourrait certes pas accuser la Banque d'avoir une vision trop restrictive de l'art en voyant tout ce qui s'y retrouve.

J'y ai noté au passage — mais vous remarquerez sûrement autre chose — une très belle et délicate eau-forte de Betty Goodwin, qui représente et s'intitule *Folded Shirt*; deux photographies de Danielle April, *Gymnopedie armée 1* (1984) et *La Pointe de ma flamme* (1992), qui démontrent une évolution et un raffinement impressionnant du style; *Diamant noir*, un papier plié élé-



SOURCE: BANQUE D'ŒUVRES D'ART DU CONSEIL DES ARTS DU CANADA/PHOTO YVAN BOULERIC

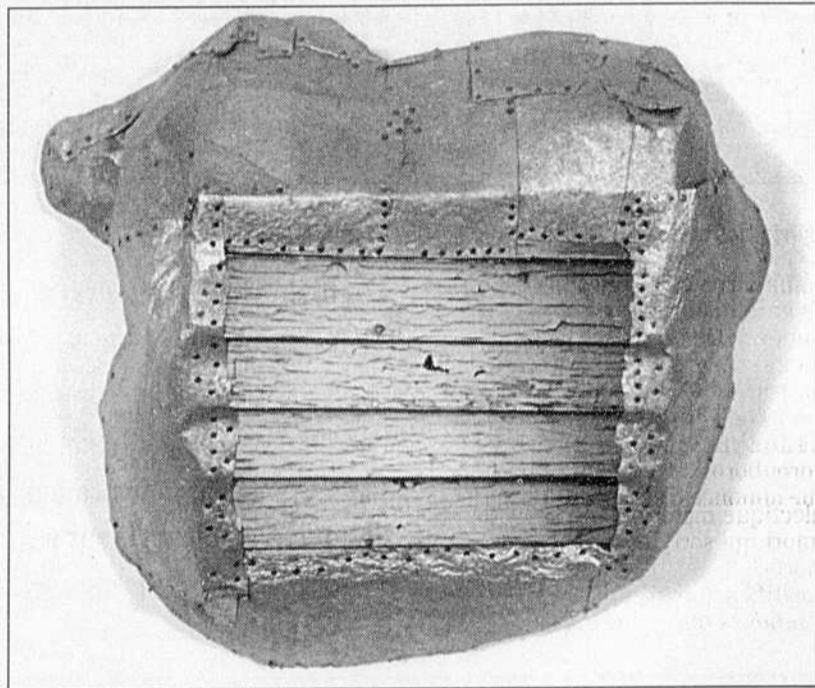
Abba, de Michel Labbé.

gant de Serge Tousignant datant de 1967, ainsi que les superbes photos couleur grand format d'Alain Laframboise. Si la Banque louait aux particuliers, je les voudrais toutes sur mes murs.

Les Médiévales font la grue

Les prochaines Médiévales de Québec se préparent depuis belle lurette et on peut déjà voir les premières manifestations publiques de ce qui devrait être, une fois de plus, une gigantesque fête populaire et touristique-historique. En plus du théâtre du Bois de Coulange qui annonce, pour sa prochaine saison, un *Abélard et Héloïse* tout à fait dans le ton pour son mois d'août, le Musée de la Civilisation accueille, de son côté, un outil médiéval dont l'usage a longtemps survécu à l'époque: la grue.

Construite par deux artisans français spécialistes en restauration de bâtiments, assistés de quatre artisans du Conseil des métiers traditionnels du bâtiment du Québec, cette machine élévatrice est mue par



SOURCE: BANQUE D'ŒUVRES D'ART DU CONSEIL DES ARTS DU CANADA

Sans titre, de Carole Baillargeon.

une grande roue de quatre mètres de diamètre, à l'intérieur de laquelle deux ou trois hommes peuvent entrer pour l'actionner. Surnommée «cage à écureuils» pour cette raison, la grue permet de soulever des poids de plus d'une tonne. C'est l'outil même qui permit la construction des cathédrales, et on peut le voir jusqu'au 30 novembre, au Musée de la Civilisation. Par la suite, l'instrument sera ressorti pendant les prochaines Médiévales, soit du 9 au 13 août, sur le site consacré aux constructeurs de cathédrales.

La biennale des cravates

Toujours prêt à détourner une bonne idée pour le bénéfice de l'art, les artistes du collectif Inter-Le Lieu s'apprentent à répondre à leur manière à la Biennale Découverte en donnant suite, à partir du 9 décembre, à leur Biennale des Couvertes tenue... l'an dernier, avec une Biennale des Cravates. Pour ce faire, le Lieu invite donc tous ceux qui se sentent inspirés par ce tissu longitudinal encadrant depuis des lunes le cou masculin à créer une œuvre s'y rapportant directement ou indirectement.

Il s'agit donc d'avoir une idée, de croire qu'on peut la réaliser et, si possible, que l'idée en question soit ludique et légère. Une fois le «concept» élaboré, on n'a qu'à confirmer son intention de participer à la Biennale en téléphonant au (418) 529-9680 et à respecter la date de tombée du 6 décembre pour l'accrochage. Aucune contrainte de travail n'est imposée au-delà d'un rapport à la cravate: on vous donne donc, en quelque sorte, toute la corde qu'il faut pour vous pendre.

Du 19 octobre 1994 au 8 janvier 1995

Stratégies urbaines : Projets récents



Harry Symons, Souvenirs urbains : Fragments récents, 1994. Huile et collage sur toile, 167 x 122 cm. Collection de l'artiste. © Harry Symons 1994

L'exposition examine l'espace physique et social de la ville contemporaine tel qu'il est vu par quelques-uns des architectes, urbanistes et designers urbains les plus novateurs.

Le CCA remercie le Conseil des Arts du Canada de son appui à la présentation à Montréal de cette exposition. La Ville de Montréal a également fourni son appui à la présentation de l'exposition et des événements qui y sont associés.

Également présentée :

Richard Henriquez et le Théâtre de la mémoire
Du 27 septembre 1994 au 29 janvier 1995

L'exposition présente des dessins et des sculptures de l'architecte canadien contemporain, de même qu'une installation qui évoque sa fascination pour la mémoire, l'histoire et la culture.

En complément de l'exposition, des ateliers de création « Famille » sont offerts au grand public sur fin de semaine. Renseignements et inscriptions : (514) 939-7026

Cette exposition, réalisée conjointement par le CCA et le Musée des beaux-arts de Vancouver, a bénéficié de l'appui généreux du Conseil des Arts du Canada.



Centre Canadien d'Architecture / Canadian Centre for Architecture
1920, rue Baile, Montréal, Québec, Canada H3H 2S6

SAVIGNAC
ŒUVRES RÉCENTES
VERNISSAGE
SAMEDI 3 DÉCEMBRE 17h à 18h
L'ARTISTE SERA PRÉSENT
Galerie d'Art de Bougainville
4711 St-Denis
Montréal H2L 2L4, TÉL.: 845-2400

La famille. Elle dure quand elle est tendre!

Claudia Richard et son grand-papa Maurice

Année internationale de la famille

EXPOSITION
MARIUS DUBOIS
Oeuvres récentes
Prolongation jusqu'au 5 décembre
Présentation par l'artiste
Dimanche 27 nov. 14h30
galerie
MIREILLE BRISSET
ART • ARTISTES
1640, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3H 1C9
Tél.: (514) 937-1761

Danièle PARINELLO
L'Être et le paraître
technique mixte
jusqu'au 30 novembre

Kamila WOZNAKOWSKA
If it's painted, it's true.
Oeuvres récentes

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke Ouest
Mardi au vendredi de 10h à 17h30

845-7833/ 845-7471
samedi de 10h à 17h

exposition
LAURENT BONET
Maintenant
Jusqu'au 18 décembre 1994
Au Centre d'Art Ozias Leduc
1090, chemin de la Montagne, Mont St-Hilaire (Québec) (514) 446-1137
Les heures d'ouverture sont du mercredi au dimanche, de 11h00 à 17h00.

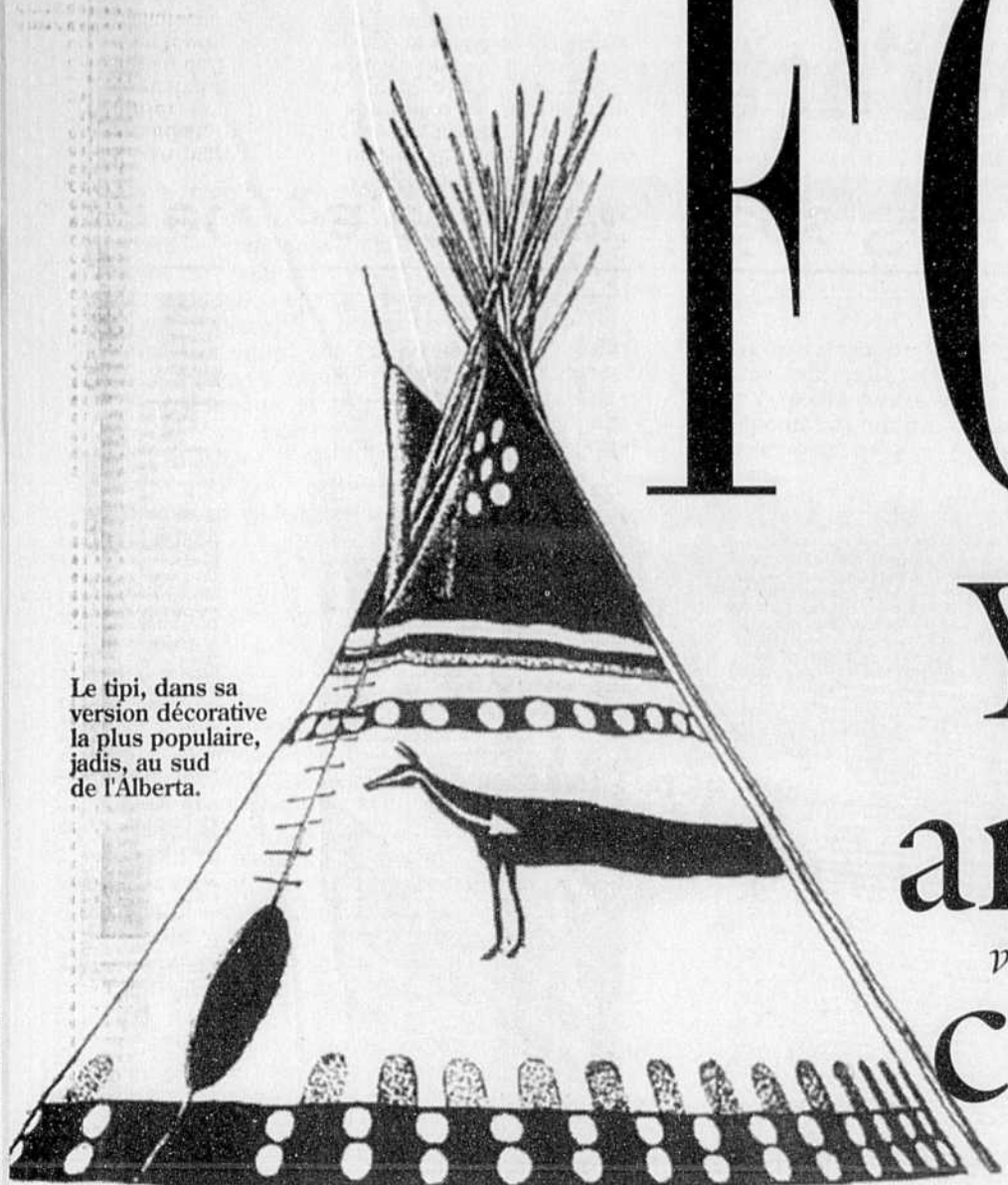
L'heure du passage - Chronique de la mort
CONFÉRENCE
Dans le cadre de l'exposition *Andres Serrano - La Morgue* le Musée d'art contemporain vous invite à une conférence de Michel Vovelle le mercredi 30 novembre, de 18 h à 20 h.
Historien et professeur émérite à l'Université de Paris I, Michel Vovelle a écrit de très nombreux ouvrages sur la mort.
Entrée libre
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Renseignements : (514) 847-6253
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

G A L E R I E
VOX
un espace consacré à la diffusion de la photographie contemporaine
Miki Gingras
Sempiterna memoria
du 17 novembre au 18 décembre
La Galerie VOX est ouverte du mercredi au dimanche, de 12h à 17h
4060 boul. Saint-Laurent, espace 110, Montréal (Québec) H2W 1Y9
Vox Populi remercie ses membres, le Conseil des arts et des lettres du Québec, la Ville de Montréal et le Conseil des arts de la CUM pour leur appui financier.

FORMES

Y a-t-il une architecture canadienne?

v r a i m e n t



Le tipi, dans sa version décorative la plus populaire, jadis, au sud de l'Alberta.

SOPHIE GIRONNAY

L'architecture canadienne, est-ce qu'une telle chose existe et qu'est-ce que ça mange en hiver? Les Canadiens ont-ils, oui ou non, une architecture «nationale», qui a ses traits spécifiques et particuliers, reconnaissables d'une mer à l'autre, en un mot une identité? Harold Kalman, lui, croit que oui. Il y croit dur comme fer et, après tout, il en sait peut-être un peu quelque chose.

Harold Kalman vient de publier *A History of Canadian Architecture*, une mégasomme en deux volumes, 933 pages et 859 illustrations, qui fait, tout simplement, l'histoire de «l'environnement bâti du Canada» depuis l'igloo et le wigwam jusqu'au Queen's Quay Terminal de Toronto, en passant par les petites gares, les hôtels-châteaux et le Parlement. On attendait ça depuis *Looking at Architecture in Canada* d'Alan Gowans paru en 1958 et révisé en 1966 sous le titre *Building Canada*. «Depuis Gowans, il y a eu des tonnes d'études ponctuelles publiées partout sur des sujets particuliers — j'ai tout lu, d'ailleurs, explique Kalman, mais personne n'a été assez stupide pour essayer de mettre tout ça ensemble!»

Secondé par des chercheurs et relu par quatorze sages, Kalman s'est attelé à ce travail de fou pendant plus de quinze ans, «on and off», dit-il. Car dans le civil, Kalman dirige une firme de consultation en conservation architecturale basée à Vancouver, qui le mène partout à travers le pays (et à l'étranger). «Ce livre était en fait mon violon d'Ingres», dit l'historien, qui tient mordicus à préciser que son ouvrage en est un de synthèse et non de recherche originale. «Quand j'ai dû remonter aux sources — comme pour mon chapitre sur les aborigènes, qui avaient fait l'objet de publications, mais seulement par des anthropologues — j'essaye de ne pas le montrer pour garder une unité de ton.»

Curieux que Gowans et Kalman (qui a 51 ans), nos deux historiens nationaux, aient fait les mêmes études, à Princeton, à vingt ans de distance: «Quand j'étais étudiant là-bas en histoire de l'art et architecture, dans les années soixante, il était encore impensable de s'intéresser à autre chose qu'à l'architecture européenne. Alan Gowans avait fait œuvre de pionnier en écrivant une thèse sur les premières églises québécoises et encore! c'est parce que les bâtisses étaient assez anciennes pour obtenir l'aval des professeurs...»

Longtemps considérées comme de pâles et viles copies de ce qui se faisait en Europe, les constructions d'ici n'ont acquis que sur le tard leurs lettres de noblesse. Quant au bâti vernaculaire, celui qui n'est signé d'aucun grand nom de l'ar-

chitecture, il est encore au purgatoire, sauf pour les tenants de la «nouvelle histoire» (histoire des femmes, de la vie quotidienne, etc.). C'est dans cette optique qu'il faut comprendre la démarche d'Harold Kalman: «Je suis le continuateur d'Alan Gowans en ceci que je regarde l'architecture comme l'expression de la culture en général. Ce qui m'intéresse, ce sont les gens et les idées, l'évolution de l'histoire et de la politique et la façon dont elles influencent le bâti, bien plus que l'évolution des styles. Une «grande» architecture, nous en avons bel et bien une, différente de l'europpéenne. Mais je pense qu'on en apprend plus par l'architecture de deuxième ordre. Cette rue de triplex en rangée, avec ses escaliers extérieurs typiques, m'en dit plus long qu'un monument.»

Canadienne dès les premiers pas

Bon, mais trêve de préambule: à quoi se reconnaît un bâtiment canadien? Quels en sont les traits spécifiques? Là-dessus, Kalman se fait très prudent et propose un jeu: «Si on parachutait quelqu'un devant l'église Notre-Dame à Montréal, je crois qu'il aurait de bonnes chances de deviner où il se trouve, rien qu'en faisant appel à ses connaissances générales et à son sens de l'observation. Le travail de la pierre, beaucoup plus en surface qu'en Europe (à cause de la dureté du matériau et aussi de l'absence de sculpteurs sur pierre qualifiés) lui montrerait qu'il se trouve en Amérique du Nord. La forme et le style de l'église — néogothique, début XIX^e siècle — lui indiquerait qu'elle a été bâtie pour une communauté catholique, donc où en Amérique du Nord sinon au Québec? Et la taille du bâtiment l'orienterait vers une ville importante, donc, à

cette époque, Montréal... Des facteurs environnementaux (matériaux, climat), des facteurs culturels, tout cela se combine pour fabriquer une architecture qui appartient à une tradition occidentale, c'est sûr, mais qui trouve son caractère propre aussitôt qu'elle est transplantée. L'architecture d'ici est devenue canadienne dès le premier instant où un être humain a posé le pied sur le sol canadien!»

D'autant plus qu'à partir de la Confédération et de la construction des chemins de fer, il y eut, de la part des autorités fédérales, une volonté politique nettement affirmée pour unifier le style des édifices publics, d'un bout à l'autre du pays. Cela, Kalman le raconte dans son livre avec autant d'éloquence qu'il en met, en contrepartie, à faire la part de ce qu'il appelle les «régionalismes».

«Il n'y a peut-être pas d'architecture unifiée d'un océan à l'autre, reconnaît-il. Sûrement que nous avons des différences de tempérament qui s'expriment dans l'architecture. Les Canadiens anglais sont réticents et circonspects. Ils se méfient du succès et des manifestations bruyantes (il faut réussir à l'étranger avant d'être reconnu ici). Aux États-Unis, on voit un tas de tombeaux à la gloire de grands Américains, comme on n'en construirait jamais ici. Si on prend l'exemple de la maison de style *georgian* du XVIII^e siècle — qui a fini par devenir le symbole de la classe dominante anglo-protestante dans l'ensemble de l'Empire britannique — on voit qu'elle était très ornementée en Angleterre, qu'elle s'est simplifiée aux États-Unis et qu'au Canada, elle se dépouille encore beaucoup plus, par nécessité peut-être, mais pas totalement.»

«Dans mon livre, j'ai parlé d'exubérance gauloise à propos du Québec des années soixante. Mais pendant cette même période où s'affirmaient si fortement les identités provinciales, certains architectes des Prairies ont réalisé un travail assez parallèle à celui des Québécois. Les deux ont utilisé des formes géométriques audacieuses, simplifiées, où la complexité, si elle existe, reste dissimulée. Et ce n'est même pas évident qu'ils aient été au courant du travail des uns et des autres.» Traits nationaux ou régionaux, entre les deux son cœur balance, et balanceront sans doute toujours.

Restent les deux volumes, les mille pages et les quelques siècles à travers lesquels Kalman nous entraîne, dans une randonnée attentive et intelligente, qui ouvre à chaque pas, à chaque arrêt sur bâtiment, des perspectives intéressantes sur l'histoire des peuples. «Tout ce que j'ai voulu, c'est de rendre accessible l'information de base.» On lui doit beaucoup plus que cela. «Les gens ne regardent pas assez les maisons. J'espère que chaque livre publié va les aider à mieux le faire!»

A HISTORY OF CANADIAN ARCHITECTURE
De Harold Kalman, Oxford University Press,
2 volumes, 95 \$, en anglais seulement.



Pour Harold Kalman, l'église du Précieux-Sang de Saint-Boniface, de l'architecte manitobain Étienne Gaboury, est un bon exemple d'expression typiquement canadienne. Gaboury trouve son propre langage, tout en simplifiant des éléments empruntés à Le Corbusier (son église de Ronchamp) aussi bien qu'au tipi.

Dessine-moi la maison du père Noël

Hé les enfants, ce message est pour vous! Ça fait longtemps que je me demande de quoi pourrait bien avoir l'air la maison du père Noël... Est-elle en glace ou en bonbons? Ronde ou carrée? Et quand il y a trop de jouets dedans, est-ce qu'elle est élastique, comme une tuque de lutin? Et les rennes, où habitent-ils? Je suis certaine que vous, vous devez avoir de bonnes idées sur la question. Alors cette année, *Le Devoir* lance un grand concours de dessin: envoyez-nous un dessin qui représente la maison du père Noël, telle que vous vous l'imaginez. Les plus beaux seront reproduits dans la page *Formes du Devoir*, au matin du 24 décembre. En plus, il y aura des cadeaux à celui ou celle qui aura envoyé le plus beau dessin! Alors faites vite, à vos crayons! Envoyez vos œuvres avant le lundi 19 décembre (sans oublier d'indiquer vos noms, adresse, numéro de téléphone et votre âge) à La Maison du père Noël, a/s Le Devoir, 2050 rue de Bleury, 9^e étage, Montréal, H3A 3M9. Et parlez-en à vos amis, à la maison et à l'école!

Le cocon qui rit

Tout apprendre et tout comprendre, enfin, sur l'histoire de l'habitation domestique, tout en éclatant de rire à toutes les deux lignes, c'est possible! Grâce à *The Canadian Home, From Cave to Electronic Cocoon*, de Marc Denhez. L'avocat ontarien a travaillé pour la Société d'hypothèque et de logement pendant des années (aussi bien que pour l'UNESCO ou Parcs Canada), ce qui a contribué à aiguïser, semble-t-il, non seulement ses connaissances en matière de construction domiciliaire mais aussi son sens de l'humour. Voilà en tout cas un ouvrage qui vous permettra de faire le tour des questions les plus gravement existentielles du style: comment en suis-je venu à habiter là, pourquoi ma maison a l'air de ce qu'elle a l'air et pourquoi elle me coûte si cher? Ceci, tout en vous tenant les côtes. Un indispensable complément à celui dont je parle à côté (chez Dundurn Press, 256 pages, désolée, en anglais seulement).

Sophie Gironnay

Tequila et Cheminées Sécurité: une collaboration exceptionnelle

Le 16 mars dernier, l'Institut de Design Montréal accordait, dans le cadre de son programme pour stimuler la recherche appliquée en design, une contribution financière de 80 000 \$ à l'équipe de design de Tequila Communication pour la conception d'un foyer préfabriqué, en partenariat avec l'entreprise manufacturière Cheminées Sécurité Inc.

Voilà plus de 10 ans que l'équipe de Tequila collabore avec Cheminées Sécurité, autant au niveau du design et de la conception de nouveaux produits qu'au marketing et à la publicité de ces mêmes produits. C'est cette intégration complète du département de design de Tequila, dès le début d'un projet, au sein des équipes de recherche et développement et de marketing de Cheminées Sécurité qui rend ce partenariat exceptionnel.

Il a débuté en 1987 avec le lancement, par Cheminées Sécurité, de sa première génération de foyers avec façade décorative: la gamme KIT, composée de deux modèles. Ils permettent un choix de couleurs, et incluent des grilles en aluminium extrudé. Le succès de ces foyers conçus par Christian Defays marque le début de la collaboration fructueuse entre Cheminées Sécurité et Tequila.

En 1992, la deuxième étape dans la collaboration agence-entreprise pour le design des foyers est amorcée. Une gamme complète de foyers décoratifs offrant 120 possibilités d'agencement et comprenant contours, bordures et profilés est lancée sur le marché.

Et en 1994, le département de design de Tequila initie le concept de la troisième génération de foyers de

Cheminées Sécurité. Ces foyers répondent aux nouvelles tendances du marché: désormais, l'accent est mis sur la combustion au gaz... question de respect de l'environnement et d'efficacité énergétique. Dans un marché très compétitif, les designers doivent répondre à la fois aux principes d'un design novateur, aux réglementations environnementales et s'adapter aux derniers développements technologiques.

Le designer Christian Defays, de Tequila, a adopté au cours de ses années de collaboration avec Cheminées Sécurité une méthode axée sur le travail d'équipe. De la direction marketing de Cheminées Sécurité au chef du département d'ingénierie, tous sont impliqués au processus de conception et de développement des nouveaux produits.



De g. à d.: Christian Defays, designer industriel, René Dubé ingénieur R&D, Richard Huggon, gestionnaire du projet-Tequila, Michel Verrier, V.P. Cheminées Sécurité et Paul Boullanger, Président.

Institut de Design Montréal